

JOURNAL DES DEMOISELLES

GOËTHER (1)

(DEUXIÈME ARTICLE)

TRAGÉDIES

Goëtz de Berlichingen, la première en date des œuvres dramatiques de Goëthe, est, comme le *Guillaume Tell* de Schiller, une tragédie nationale, & à ce titre, elle a joui, dès ses débuts, d'un succès populaire, grand et juste. Ce n'est pas le récit, mis sur la scène, d'une grande époque ni d'une grande action; l'histoire de la Germanie, mélange obscur & embrouillé des prétentions de quelques familles rivales, depuis les Etichonides jusqu'aux Hohenzollern, ne fournit pas de ces grands traits ni de ces grands caractères qui se détachent sur le fond brumeux des âges; elle n'a ni un saint Louis, ni un Alfred, ni une Jeanne d'Arc, ni un Guillaume Tell, ni un Dandolo, ni un Victor Pizani, ni même un Pierre le Grand. Une teinte un peu vulgaire, où dominent l'intérêt privé et les goûts matériels, enveloppe tout ce qui est allemand : des bords du Rhin aux rivages de la Baltique, il n'y a de grand & de poétique que le paysage, l'inaltérable nature que la lourde main de l'homme ne peut changer.

Goëthe ne s'est donc pas égaré dans un sujet

historique, mais il a peint avec une vérité saisissante les mœurs, les idées, les sentiments de l'Allemagne à la fin du moyen âge, à la veille de la Renaissance, & il a pris pour type Goëtz de Berlichingen, personnage qui a vécu, & qu'on appelait, de son vivant *Goëtz à la main de fer*. Ce Goëtz était un brave chevalier & un homme loyal, mais il ne pouvait vivre en paix ni avec son seigneur ni avec ses voisins; il n'aimait & ne voulait que la guerre; il passa sa vie dans des combats où il cherchait toujours le bon droit & la justice, mais où il avait le tort de substituer la force de sa lance à l'autorité de la loi.

Don Quichotte féodal, Goëtz à la main de fer, nous apparaît plein de sincérité, de noblesse, de rude simplicité; il s'étonne devant les temps nouveaux, où la loi écrite sera tout, & où l'épée, dans les querelles particulières, ne pèsera plus. La pièce est une suite de tableaux où se montre le caractère du vieux chevalier; chaque scène nous transporte dans un lieu différent & nous fait connaître de nouveaux personnages. Nous en citerons une, qui nous paraît belle dans sa naïveté chevaleresque : Goëtz dans une excursion contre les troupes de l'évêque de Bamberg, a fait prisonnier

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, avril 1872.

un de ses amis d'enfance, devenu son cruel ennemi, & le tenant en son pouvoir, il s'efforce de le réconforter & de le consoler :

WEISLINGEN, *seul.*

Oh ! si je m'éveillais, & que tout ceci ne fût qu'un songe ? Au pouvoir de Berlichingen ! lui dont j'ai eu tant de peine à secouer le joug, lui auquel je ne pouvais penser qu'en tremblant, lui que j'espérais vaincre. Et... cet ancien ami, ce loyal Goëtz ! Dieu, grand Dieu ! quelle fin aura donc tout ceci ? Adalbert, te voilà donc de retour dans cette salle, théâtre des jeux de notre enfance ! quand tu l'aimais, que dis-je ? quand tu ne pouvais te séparer de lui, quand ton âme se confondait avec la sienne ! Qui peut l'approcher & le haïr ? Vous avez passé, jours de bonheur ; oui, nous nous aimions comme les anges... le vieux Berlichingen vivait encore ; il me semble le voir là, auprès de la cheminée, nous regardant jouer autour de lui...

GOETZ, *entre avec une bouteille & des verres.*

En attendant le dîner, il faut que nous buvions un coup. Allons, asseyez-vous, faites comme chez vous : vous êtes encore une fois dans la maison de Goëtz. Il y a bien longtemps qu'il ne nous est arrivé de manger à la même table et de boire ensemble une bouteille de vin. (*Il lui offre à boire.*) Allons ! un peu de gaieté !

WEISLINGEN.

Ces temps sont passés.

GOETZ.

Ah ! il est vrai que nous ne pouvons guère espérer des jours comme ceux que nous avons passés ensemble à la cour du margrave, lorsque nous ne nous quittions ni le jour ni la nuit. J'ai du plaisir à me rappeler ma jeunesse... Nous nous soutenions toujours l'un l'autre comme de braves garçons, & on le savait bien. (*Il verse à boire.*) Castor & Pollux ! Mon cœur battait de joie quand le margrave nous donnait ce nom.

WEISLINGEN.

C'est l'évêque de Wurtzbourg qui nous avait baptisés ainsi.

GOETZ.

C'était là un savant homme, & avec cela si affable ! Je me rappellerai toute ma vie combien il nous aimait, combien il louait notre union, & le cas qu'il disait faire de l'homme qui est le frère de son ami.

WEISLINGEN.

Brisons là, je vous prie.

GOETZ.

Pourquoi donc ? Après le travail, je ne connais rien de plus doux que les souvenirs. En vérité,

quand je repasse dans ma mémoire ces temps d'amitié si parfaite, où, plaisirs et peines, tout était commun entre nous ; quand je me souviens avec quel charme je pensais qu'il en serait ainsi toute notre vie ! ne fut-ce pas là toute ma consolation, lorsque cette main fut abattue devant Landhurst ? Et toi, tu me soignais alors. Tu fus pour moi un frère ; j'espérais qu'à l'avenir Adalbert serait ma main droite, & maintenant...

WEISLINGEN.

A quoi tend tout cela ?

GOETZ.

Plût au ciel que je pusse l'oublier ! »

En lisant ceci, nous nous trouvons fort loin de la grandeur cornélienne ou de la douceur enchantée de Racine, ou de l'imagination féérique de Shakespeare ; pourtant, c'est la nature & une nature noble qui se révèle dans ces souvenirs simples & pathétiques, & les vieux âges de foi & de fidélité apparaissent dans Goëtz de Berlichingen, comme ils apparaissent dans ces belles statues du moyen âge, debout au seuil des cathédrales, ou couchées sur les antiques sépulcres. Goëtz se réconcilie avec son ami, qui, faible et enlacé par les suggestions d'une femme, le trahit de nouveau, & la pièce se déroule, sans intrigue, au milieu de ces péripéties, jusqu'au moment où Goëtz, vaincu, prisonnier, expire dans les bras de sa femme Élisabeth, celle dont il disait : « O Dieu, donne une femme comme elle à tous ceux qui t'aiment ! »

Madame de Staël trouvait que le *Comte d'Egmont* est la plus belle des tragédies de Goëthe, à cause de la chaleur d'âme qui y respire ; il est permis de ne pas partager cette opinion ; l'absence complète de vérité historique gêne cette composition. Ceux qui connaissent l'histoire n'admettent pas un Egmont amoureux d'une pauvre fille du peuple ; Egmont, marié à Sabine de Bavière, avait dix enfants, & l'âge des frivoles amours était depuis longtemps passé pour lui ; Egmont, très-servant catholique, ainsi qu'en ont témoigné ses derniers instants, ne désirait pas voir admettre la Réforme dans les Pays-Bas ; sa rébellion fut une erreur & une faute dont on ne saurait lui faire un titre de gloire. La popularité qui a toujours environné le comte d'Egmont, pendant sa vie & après sa mort, est peinte au vif par Goëthe, & on connaît le héros de Gravelines & de Saint-Quentin par l'admiration qu'il inspire à tous & par le respect qu'il fait naître même chez ses ennemis.

Le génie de Goëthe s'est incarné dans la cuirasse de Goëtz, dans le pourpoint des bourgeois brabançons ; maintenant, prenant un autre essor, il pénètre en Tauride, il anime d'une nouvelle existence les légendes grecques, & les colore de ce rayon puissant qu'il avait dérobé à Prométhée.

Iphigénie, sauvée du glaive de Calchas, est prêtresse du temple de Diane en Tauride ; elle y reçoit

son frère Oreste, qui fuit la colère des dieux & des hommes. Le prêtre du temple, Thoas, aime Iphigénie & ne peut se résoudre à s'en séparer en la laissant retourner en Grèce avec Oreste. Iphigénie pourrait partir à l'insu de Thoas ; elle débat avec son frère & avec elle-même si elle peut se permettre un pareil subterfuge, qui ressemblerait à de l'ingratitude. Ce scrupule de conscience & les souvenirs funestes de la famille des Atrides forment la trame de la pièce. Madame de Staël dit en parlant d'*Iphigénie en Tauride* : « Les souvenirs » de la famille d'Agamemnon y sont rappelés avec » un art admirable, & l'on croit voir passer devant » ses yeux les tableaux dont l'histoire & la fable » ont enrichi l'antiquité. C'est un intérêt aussi que » celui du plus beau langage & des sentiments les » plus élevés. Parmi le grand nombre de morceaux » à citer dans cette pièce, il en est un dont il n'y a » de modèle nulle part. Iphigénie, dans sa douleur, se rappelle un ancien chant connu dans sa » famille & que sa nourrice lui a appris dès le berceau. C'est le chant que les Parques font entendre à Tantale en enfer. Elles lui retracent sa » gloire passée, lorsqu'il était le convive des dieux » à la table d'or ; elles peignent le moment terrible » où il fut précipité de son trône, la punition que » les dieux lui infligèrent, la tranquillité de ces » dieux planant sur l'univers & que les plaintes des » enfers ne sauraient ébranler... Le vieux Tantale entend ce chant funeste dans l'éternelle nuit » & baisse sa tête coupable. Les images les plus » frappantes, le rythme qui s'accorde le mieux » avec les sentiments, donnent à cette poésie la » couleur d'un chant national. C'est le plus grand » effort du talent que de se familiariser ainsi avec » l'antiquité, & de saisir tout à la fois ce qui devait » être populaire chez les Grecs, & ce qui produit, » à la distance des siècles, une impression si » solennelle (1). »

Nous donnons la traduction en vers de ce chant si magnifiquement loué ; c'est surtout pour la poésie que la traduction demeure toujours incomplète, & il faudra que l'imagination de nos lectrices supplée aux défauts & aux lacunes de cette reproduction :

Craignez les dieux, faibles humains,
Inclinez-vous avec obéissance,
Sous leurs impérissables mains :
Le caprice des dieux est la toute-puissance.

Tremblez surtout, ô vous qu'éleve le destin !
Tremblez ! vous les voyez au-dessus des nuages,
Quand sur des trônes d'or, au céleste festin,
Ils foulent aux pieds les orages.
Mais leur front semble irrité,
Et leur convive insulté
Soudain est précipité
Au sein de la nuit profonde,
Et dans l'abîme fumant

Il implore vainement
L'équitable jugement
De ces arbitres du monde.

Les dieux sont terribles et sourds.
Les dieux éternisent le cours
Des orgueilleux plaisirs de la céleste table.
Un nectar qui renaît toujours
Remplit leur coupe inépuisable.
Sur la cime des monts cachant leur majesté,
Ils contemplent avec fierté
D'un ennemi vaincu la chute & le supplice.
Des Titans étouffés le souffle douloureux
Monte en vapeur aussi douce pour eux
Que la vapeur du sacrifice.

De ces maîtres capricieux
La colère t'a condamnée,
Toi qu'ils aimaient, ô race infortunée !
À ton aspect ils détournent les yeux ;
Ils tremblent de revoir en tes traits odieux
L'ineffaçable ressemblance
De cet aïeul que leur vengeance
Précipita du haut des cieux.

Les Parques ont chanté : dans la nuit infernale
Leur chant vint éveiller l'oreille de Tantale,
Et soulevant ses bras par les chaînes meurtries,
Il secoua la tête en songeant à ses fils.

Ce chant solennel, qui respire tant de haine contre les dieux, prouve combien Goëthe avait profondément compris l'esprit du polythéisme, esprit de crainte & d'aversion : c'est le caractère propre de son génie que cette facilité à s'abstraire & à se revêtir du caractère & des idées des autres temps & des autres nations.

Il a donné un *Torquato Tasso* auquel on peut reprocher une extrême froideur ; tout se passe en nuances trop délicates : l'amour & la folie du Tasse, la prudence de la princesse Éléonore, la protection un peu dédaigneuse d'Alphonse de Ferrare ; tout cela est traité avec une tranquillité métaphysique qui laisse très-indifférents spectateurs & lecteurs.

Nous arrivons à *Faust*, cette pièce étrange qui a pour héros l'ennemi des hommes, le cruel Méphistophélès, qui se joue de la souffrance, du péché & de la perte des malheureux humains. Tout le personnage de Méphistophélès est empreint d'une ironie infernale : il rit de tout, de la vertu, de la science, de l'amour ; il rit en grinçant des dents & l'on sent qu'une torture éternelle habite en ses entrailles de pierre, pour toujours insensibles aux supplices d'autrui. Il rit de tout, de Faust, de son désir de savoir, de son désir de jouir ; du naïf étudiant qui le consulte, & qui veut arriver, par ses conseils, aux limites de la science humaine ; de l'immonde sorcière qui le révere ; de la jeune & faible Marguerite qui le craint ; il les pousse tous à l'abîme & il rit de son rire désespéré. Seulement, & c'est l'idée sublime de cette pièce, idée résumée en un mot, Marguerite, repentante, accablée de douleur et de remords, se jette entre les bras de Dieu, & triomphe enfin, par son humilité,

(1) De l'Allemagne, tome I^{er}.

du démon qui la poursuit. La pauvre & vile créature, que les hommes condamnent, échappe à l'empire infernal par l'aveu de son crime (ô sainte confession!) & par son ardent repentir. Le chant des anges répète dans les cieux : *Elle est sauvée*, & la pièce se termine par l'hymne céleste qui prélude à l'entrée de Marguerite dans ce palais divin, ouvert au repentir comme à l'innocence.

Nous ne pouvons rien citer de cette pièce, que Goëthe a remaniée à plusieurs reprises, & qui, on peut le penser, exprime, sur bien des points, les doutes ironiques dont son âme fut travaillée. Il fit *Goët'z de Berlichingen* en un jour d'enthousiasme poétique pour le moyen âge, sa grandeur & sa simplicité; son goût pour la belle & pure antiquité lui dicta l'*Phigénie en Tauride*; une certaine inclination vers la révolte du seizième siècle lui fit

écrire l'*Egmont*, mais dans *Faust* on retrouve le triste septicisme & la hautaine raillerie qui faisaient le fond du caractère de Goëthe. La beauté de l'âme de Schiller se peint dans son *Guillaume Tell*, si calme & si pur; les orages intellectuels qui ébranlèrent le génie de Goëthe sont gravés en lettres mystérieuses dans *Faust*; il y avait deux hommes en lui : tantôt le savant docteur qui voulait approfondir les secrets de la nature entière; tantôt l'esprit moqueur & pyrrhonien qui niait tout, sauf les plaisirs de l'orgueil & ceux des sens. L'ange & le démon luttèrent longtemps en lui, & ce fut, on peut le craindre, le démon qui l'emporta.

Nous parlerons, dans un prochain article, des romans & des poésies de Goëthe.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

COURS D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PAR MADAME EUGÉNIE HIPPEAU (1).

Si, sur l'énoncé de ce titre, nos lectrices compaient trouver dans le livre de madame Hippeau des recettes de cuisine & des leçons pratiques pour la tenue d'une maison, elles se tromperaient fort; l'auteur n'a pas envisagé le côté matériel de la question qu'il avait à traiter; s'élevant plus haut, il a fait la philosophie de l'économie domestique, il en a démontré, & très-bien, l'utilité, l'excellence, les rapports étroits avec la morale; il a voulu surtout prouver que chez les femmes, aucune connaissance, aucun développement de l'esprit, si brillant fût-il, ne peut excuser l'ignorance de cet art, de ce devoir que la destinée impose à toutes, & que la science d'une femme sera toujours très-bornée si elle ne sait pas gouverner sa maison, & donner, selon sa fortune, des soins & du bien-être à ceux qui l'entourent.

(1) Un fort volume, prix : 3 fr., chez Hetzel, 18, rue Jacob, à Paris.

Fénelon, madame de Maintenon, Franklin, souvent cités à l'appui, prêtent à ces théories une autorité douce & imposante. Fénelon n'a-t-il pas dit, en effet : « Le bien est impossible sans les » femmes; elles ruinent ou soutiennent les ma- » sons; elles règlent toutes les choses domes- » tiques. » Et dans son *Antiope*, n'a-t-il pas idéalisé le type de la femme modeste & grave, appliquée aux devoirs domestiques, se souvenant ainsi de la femme forte de la Bible & en transportant le charme & la vertu sous les traits d'une jeune fille grecque?

Pour bien accomplir les devoirs qui lui sont tracés, une femme doit savoir employer le temps, l'intelligence, l'argent. Madame Hippeau donne là-dessus d'excellents avis, appuyés par des exemples, — celui de Buffon entre autres, si matinal & si régulier — & par des citations bien choisies. Et après avoir démontré combien il est bon de savoir employer toutes ses heures, de fixer à chacune d'elles un travail marqué, de laisser le moins possible à l'imprévu & de ne rien laisser au caprice, elle en vient à l'intelligence qui choisit les occupations & les dispose de la façon la plus avantageuse pour le bien-être & la fortune de la famille. C'est l'intelligence & la réflexion aussi qui doivent présider au choix d'une demeure, à l'achat d'un mobilier, à

l'ordonnance de la table, à la direction des domestiques. Ni trop, ni trop peu; que votre vie matérielle soit en harmonie avec votre fortune, & pour arriver là, il faut réfléchir, calculer, ne pas agir à l'étourdie. C'est par l'observation qu'on voit, d'un coup d'œil, les défauts d'une maison, qu'on distingue les falsifications des aliments, des tissus, & qu'on arrive à ne pas se laisser tromper par les marchands ou les serviteurs, si prompts à profiter de l'ignorance d'une maîtresse de maison. Mais comment appliquerait-elle à ces détails nécessaires son esprit & sa finesse, celle qui passe sa vie hors de chez elle ou qui n'emploie son temps qu'à lire des romans & à fabriquer des garnitures de robes? La femme forte parcourt les sentiers de sa maison, & c'est ainsi qu'elle évite les abus, discerne les fraudes, voit le bien à faire & le mal à prévenir. Pour la direction morale des enfants, le cœur ne suffit pas, là aussi il faut réfléchir, observer, comparer, exercer en un mot son intelligence.

Madame Hippeau traite avec beaucoup de mesure & de tact la question de l'argent, du budget, fort grave dans les ménages de tous les temps & surtout du nôtre. « On est riche, dit-elle, de tout » ce qu'on ne dépense pas, & le nombre des dépenses ordinaires, indispensables, est si grand, » toute proportion gardée, eu égard aux diverses » conditions de fortune, qu'il est toujours sage de » s'interdire toutes celles qui sont superflues. » Franklin est inépuisable sur le chapitre des dépenses inutiles & des achats à crédit. Écoutez-le : » *L'orgueil de la parure est une malédiction; avant » de consulter la fantaisie, consulte ta bourse. — » Faute de soin fait plus de tort que faute de savoir. — Chassez les folles dépenses & vous aurez » moins à vous plaindre que les temps sont durs, » les impôts lourds, le ménage coûteux. — A grand » bon marché, réfléchis avant d'acheter. — Achète » ce dont tu n'as pas besoin, tu vendras bientôt ce » qui l'est nécessaire. — Pour qui doit payer à » Pâques, le carême est court, etc.* » Peut-être sont-ce ces conseils économiques, sous une forme brève & frappante, qui ont développé aux États-Unis le goût du travail & de l'industrie, & créé des richesses immenses dans ces vastes contrées. Profitons de ces mêmes conseils pour notre vie de tous les jours & ils nous assureront aussi honneur & indépendance.

Madame Hippeau s'est assimilé les idées du philosophe américain, mais elle en a tempéré la sèche

raison par la grâce française et la bonté chrétienne; dans l'emploi de l'argent, elle n'oublie pas la charité. Son livre, d'une facture très-agréable, plein de bons conseils & d'idées élevées, peut être mis entre toutes les mains.

NOTRE-DAME DE DÉLIVRANCE (1)

Une de nos plus fidèles abonnées nous adresse un petit volume dont l'origine est bien touchante. Durant la fatale guerre de 1870-71, la Bretagne, qui, par sa position géographique, semblait devoir échapper à toutes les invasions des Atilas venus de l'Est, se vit cependant menacée, & une surprise mêlée d'effroi remplissait les cœurs.

Dans la petite cité de Quintin, quelques personnes pieuses firent vœu, & tous les habitants s'associèrent à leur promesse, si la ville échappait aux Prussiens, de rétablir le culte de Notre-Dame de Délivrance, autrefois honorée dans la principale église de Quintin. La collégiale de cette ville possède une ceinture de la sainte Vierge, apportée de terre sainte par Geoffroy Botterel, sire de Quintin & compagnon de saint Louis à la croisade. — Cette précieuse relique a traversé les âges, entourée de la vénération des Bretons; mais depuis la Révolution, la collégiale a perdu sa splendeur, la ceinture de Marie s'est vue oubliée, & il a fallu les périls de la guerre, entrevus de si près, pour rappeler aux habitants de Quintin que leurs pères invoquaient la sainte Vierge sous le beau titre de Notre-Dame de Délivrance.

Un religieux bénédictin a écrit l'histoire de cette double dévotion que ses compatriotes s'engageaient à faire refleurir; la notice qu'il publie est pleine d'intérêt, écrite avec une rare élégance, & le prix en est destiné à l'acquisition d'un splendide reliquaire pour la Sainte Ceinture. Nous signalons cette bonne œuvre à nos abonnées.

M. B.

(1) Chez Victor Palmé, rue Grenelle-Saint-Germain 25, Paris. Prix : 50 centimes.

LES SAINTES DE FRANCE

TROIS saintes martyres françaises sont invoquées par l'Église durant ce mois qui s'ouvre par la fête de tous les saints : sainte Florence (10 novembre), qui, touchée à la vue des supplices endurés par deux chrétiens, saint Tibère & sainte Modeste, confessa hautement Jésus-Christ, & partagea le supplice & la couronne de ceux qu'elle avait admirés. Le lieu de leur martyre, qu'on appelle Cessarion, est près de l'antique ville d'Agde, à trois lieues de Béziers; on y bâtit en leur honneur un monastère de bénédictines, détruit à la fin du siècle dernier.

Sainte Maxellende vivait au septième siècle. Elle était fille d'Homlin & d'Amaltrude, seigneurs de Caudry, dans le Cambrésis; ils la fiancèrent, sans la consulter, à un jeune homme, nommé Harduin, & quand on l'invita à ratifier l'engagement pris par ses parents, elle s'y refusa avec une sainte

énergie, en disant qu'elle ne voulait que Jésus-Christ pour époux. Ce refus excita une vive colère chez le fiancé rejeté; il guetta l'instant de sa vengeance & il pénétra dans le château de Caudry, un jour où le châtelain était absent. Il voulut s'emparer de Maxellende, elle lui répondit :

« Vous pouvez m'ôter la vie du corps, mais mon âme est libre : je suis épouse de Jésus-Christ. »

Harduin, à ce mot, lève son épée & frappe mortellement Maxellende (13 novembre). Elle mourut, martyre de la pureté, ainsi qu'une autre vierge, Maxence, qui vivait recluse dans un ermitage au bord de l'Oise. Celle-ci fut aussi égorgée par un malheureux dont elle avait rejeté l'alliance (20 novembre). La petite ville de Pont-Sainte-Maxence a dû son origine au concours des peuples qui venaient honorer les reliques de la vierge martyre
M. B.

CALIXTE

I

LE fond de cette histoire est véritable : nous avons seulement changé les noms des personnages; mais les lecteurs qui connaissent l'histoire domestique du nord de la France reconnaîtront & rétabliront ce que nous n'avons pu désigner plus clairement.

Sous le premier empire, l'arrondissement de N... avait pour sous-préfet Jacques V..., ancien conventionnel régicide, rallié avec dévotion à la monarchie nouvelle; odieux à tous les partis, les royalistes se rappelaient sa sanglante dictature, les républicains ses trahisons; les amis du roi se

souvenaient qu'au 19 janvier, il avait voté *la mort sans sursis & sans appel au peuple*; Joseph Chénier le désignait dans des vers vengeurs consacrés à la mémoire

D'un frère infortuné

Qu'avec la calomnie ils ont assassiné,

& les plus obscurs habitants des provinces parcourues naguères par le tout-puissant proconsul, se redisaient les exactions, les actes impies, les actes sanguinaires qui avaient signalé son passage à travers les villes désolées.

Ceux qui connaissaient le mieux son caractère & son passé étaient ceux qui le craignaient & l'abhorraient davantage. Cupide, cruel, sans foi,

sans conscience & sans frein, on le voyait ramper servilement devant ses chefs, mais son humilité se dédommageait : il pesait sur son entourage, il tyrannisait ses inférieurs ; il était surtout redoutable pour celles qui avaient le malheur de porter son nom & de partager son sort, pour sa femme & pour sa fille.

Jacques V... avait épousé, jeune encore, la fille du tabellion dont il était premier clerc : pendant les années qui précédèrent la Révolution, il vécut paisible, très-occupé de son étude & de ses intérêts ; on le trouvait âpre dans les affaires d'argent, rusé, finassier, rampant & souple avec ceux dont il pouvait tirer quelque avantage, mais très-envieux, au fond, de toute supériorité, que ce fût celle de la naissance, ou de la fortune, ou de la bonne renommée. Il citait volontiers Jean-Jacques & Beaumarchais, mais les idées d'égalité, les boutades contre l'aristocratie devenaient si communes alors, qu'on n'y prenait pas garde. La femme de Jacques V... en souffrait cependant. C'était une personne douce & timide, pleine de respect pour le clergé & la noblesse, pleine de bonté pour les paysans & les pauvres. Attachée par toutes ses fibres à l'état social tel qu'elle le connaissait & le révérait depuis qu'elle se connaissait elle-même, elle eut un vif chagrin lorsque son mari fut élu à l'Assemblée constituante ; ce chagrin redoubla quand elle le vit siégeant au plus haut de la Montagne, près de Danton & de Robespierre ; il se changea en un sentiment d'horreur & d'effroi lorsqu'elle apprit son vote dans le procès du roi. Ces nouvelles lui arrivaient par les gazettes, car elle vivait à la campagne, seule avec sa fille ; mais bientôt la Convention envoya Jacques V... dans la province où il était né & dont il devint le dictateur, l'oppressur & le bourreau.

Alors, chaque jour apprit à madame V... un nouveau crime de celui dont elle portait le nom. Elle sut les proscriptions exercées contre les prêtres, la profanation des sanctuaires, le pillage des autels ; elle connut le nom des victimes traînées à l'échafaud : elle put compter les biens des orphelins vendus à vil prix, les châteaux spoliés, les églises brûlées & saccagées ; on lui conta, & elle en frissonna dans ses entrailles, qu'une antique statue de la Vierge, révéree dans toute la contrée, avait été jetée au feu par la main de son mari : elle comprit que la fortune de sa fille serait agrandie, grossie par les dépouilles de tant d'infortunés, par les trésors des églises & des monastères ; mais toutefois, elle n'osa parler, car celui qui opprimait toute la province était devenu dans sa propre maison un tyran redoutable. Elle souffrit en silence, elle subit sans rien dire, des hontes, des scrupules & des déchirements affreux, & peu à peu, sa raison, affaiblie par tant de secousses, vacilla & ne laissa place dans son âme qu'à deux sentiments, une tendresse inexprimable pour sa fille, une crainte profonde de son mari.

La Révolution se perdit dans le Directoire, le

Directoire fut englouti par le Consulat, le Consulat s'effaça dans l'Empire ; Jacques V... servit ces gouvernements si divers, adorant tous les dieux, prêtant tous les serments, se soumettant à tous les régimes, avec cette désinvolture & cette souplesse d'échine dont les purs de la Montagne nous ont laissé plus d'un exemple ; il devint enfin sous-préfet de N... & à l'époque où commence ce récit, sa fille unique, Calixte, tenait sa maison & rendait à madame V... les soins les plus assidus.

Calixte n'avait pas eu d'enfance ; des scènes sanglantes, des récits terribles avaient assombri ses premières années ; elle avait vu sa mère pleurer & trembler, & elle avait compris ses larmes & ses terreurs. Elle s'instruisit & se forma toute seule : quelques livres du grand siècle, lus & relus, ornèrent son esprit ; elle apprit l'histoire dans Rollin, le monde dans madame de Sévigné, la religion avec Bossuet, & de toutes les sciences, celle qui avait Dieu pour objet s'imprima le plus avant dans son cœur. Elle ne fit sa première communion qu'à l'âge de dix-huit ans, quand les églises furent rouvertes au Dieu caché & exilé ; alors, sans pompe, sans éclat, sans voile blanc, ni guirlandes, Calixte s'assit pour la première fois au banquet divin ; elle y apportait une foi immense ; elle y déposait ces amers chagrins dont Dieu seul devait être le confident ; sa dévotion & ses larmes étonnèrent.

« C'est pourtant la fille de Jacques V... ! » disaient ceux qui l'avaient vue à la table sainte.

Quelques personnes pieuses cherchèrent à lui parler, mais elle ne voulait ni se confier ni se plaindre ; ses peines étaient de celles qu'une âme délicate voile à la compassion des autres.

Si le sentiment du devoir filial n'eût étouffé sa perspicacité naturelle, elle eût méprisé son père : elle se bornait à le craindre, & sa crainte se traduisait par un grand respect & par une attention continuelle à lui complaire. Elle lui donnait tout ce qu'elle pouvait : son temps, ses prévenances, ses ménagements, mais l'amour est un être libre qu'on ne peut ni enchaîner ni contraindre, & l'amour de Calixte allait vers sa pauvre mère, comme un fleuve suit sa pente. Elle ne la quittait pas, elle la servait, la gardait, la soignait avec une vigilance de mère & une affection d'enfant ; elle était l'ange gardien visible de ce corps souffrant & de cette âme en détresse. Jacques V... avait pris en haine cette faible créature, qui tremblait à sa vue, & qu'il aurait courbée, brisée, insultée si Calixte n'eût été là, si Calixte n'eût couvert sa mère d'un bouclier de tendresse & imposé à cette nature farouche par l'humble respect même qu'elle lui témoignait. Lorsque madame V... voyait à l'improviste paraître son mari, elle frissonnait ; lorsqu'il lui parlait, elle ne pouvait répondre, sa gorge se serrait sous une contraction d'effroi ; lorsqu'elle regardait ses mains noueuses toutes chargées de bagues qui avaient chacune une légende sinistre, elle sanglotait ; parfois, en ces moments-là, il l'eût

broyée & jetée à ses pieds, mais la gravité de sa fille le contenait; elle entourait sa mère d'attentions tendres & respectueuses; elle paraissait ignorer la cause de ses maux; aucune allusion ne sortait de ses lèvres &, à force de calme, de prudence, de dignité, elle domptait les fureurs de son père, qui n'osait pas, lui qui avait tant osé! rompre cette frêle barrière, le bras de sa fille protégeant sa femme!

II

De longues années s'écoulèrent sans amener de métamorphose dans ce sombre intérieur. Souvent on avait demandé Calixte en mariage; sa grande fortune tentait les uns, sa beauté touchait les autres; elle avait rejeté toutes les offres & répété à son père, à ceux même qui la pressaient, qu'elle ne se marierait jamais. Elle demeurait ainsi entourée d'une auréole pure & sévère; on pensait, en la voyant pâle, sérieuse & belle, à ces vierges des familles antiques, vouées à la Fatalité, qui n'ont pas aimé & qui n'ont connu sur la terre que les crimes & les malheurs de leur race.

Elle n'avait pas aimé; elle s'avancait déjà vers l'été de la vie, quand un jeune homme, presque un enfant, revenu depuis peu du lycée dans sa ville natale, la vit & à l'instant s'éprit d'elle, avec la chaleur d'un cœur de vingt ans. Ce jeune homme se nommait Emmanuel; il appartenait à une famille obscure, & il occupait un modeste emploi dans les bureaux de la sous-préfecture de N... Il avait un esprit très-orné, une âme rêveuse, & la vue de Calixte le révéla à lui-même, en faisant épanouir des facultés jusque-là endormies. Ce fut en vers charmants qu'il épancha le premier sentiment qui faisait vibrer son cœur, & après avoir longtemps hésité, il envoya à Calixte ces strophes émuës qui parlaient si bien d'elle.

Que se passa-t-il dans cette âme cloîtrée? Emmanuel ne le sut jamais; il ne sut pas qu'un regard le suivait quand il traversait les cours de la sous-préfecture, que le bruit de sa marche rapide dans les corridors amenait une rougeur sur des joues pâles; il ne sut pas qu'à la première messe, mademoiselle V... pleurait souvent sous son voile. Elle garda son secret, & les malheurs publics, ceux qui menaçaient sa famille, justifiaient ses pleurs.

On était en 1815; le funeste & criminel retour de l'île d'Elbe avait remis en question les destinées de la France. Waterloo renvoyait à la patrie ses légions vaincues, suivies de César qui n'avait plus su vaincre & qui n'avait pas su mourir. Les juges de Louis XVI qui, amnistiés par la première Restauration, s'étaient tournés contre elle, furent exilés de France, ce qui pouvait paraître un léger châtement de leur félonie; Jacques V... était de ce nombre, & Calixte avait reçu un coup cruel en

apprenant qu'il fallait partir. Que regrettait-elle? la patrie? oui, elle y tenait par toutes ses fibres; ses amis? elle n'en avait pas; ce jeune homme? cette tête blonde à peine entrevue? ce regard qui la cherchait? oui, elle le regrettait, tout en protestant contre sa propre faiblesse.

Elle devait partir la nuit même; le mobilier était emballé, les fourgons chargés attendaient dans la cour; elle voulut une dernière fois revoir le jardin où elle avait passé des heures paisibles, où elle avait lu, travaillé, prié. Le soleil éclatant de juillet baissait à l'horizon, des buissons de roses moussues jetaient dans l'air ce parfum qui ne ressemble à aucun autre; on avait coupé l'herbe des pelouses & l'odeur enivrante du foin se mêlait à celle des roses. Calixte s'assit sous un frêne pleureur, sa place favorite; elle regarda ce jardin, ces bosquets, ces allées, où elle avait beaucoup pensé, beaucoup rêvé, & qu'elle allait quitter pour toujours. Un sentiment douloureux faisait couler ses larmes :

« Qu'ai-je donc à regretter cependant? se dit-elle; n'emmené-je pas ma pauvre mère? »

Elle tressaillit; un pas connu faisait bruisser le sable; Emmanuel venait vers elle; pour la première fois, ils se rencontraient, ils étaient seuls & ils allaient se quitter.

Il la regarda longtemps :

« Mademoiselle, dit-il enfin, vous partez & vous pleurez ! »

— Nous partons, dit-elle, sans savoir si jamais nous reviendrons; n'est-il pas naturel de pleurer son pays & ses amis ?

— Il est un ami qui vous suivra partout où vous irez ! »

Elle leva les yeux :

« Et votre mère ? lui dit-elle. »

— Vous m'avez donc compris, Calixte ! s'écria-t-il, vous voulez bien que je vous suive ?

— Non, oh non ! répondit-elle, ne vous attachez pas à notre sort; ne me suivez pas, moi qui ne peux rien vous rendre pour votre dévouement... »

Il s'enhardit :

« Vous pourriez tout, si vous le vouliez : vous pourriez être ma femme. »

Calixte sourit tristement :

« J'ai neuf ans de plus que vous, Emmanuel, & des devoirs sacrés qui me lient. Ne nous suivez pas & oubliez-moi. »

— Jamais ! dit-il avec force; où vous irez, j'irai; & l'oubli ne germe pas dans mon cœur, vous le verrez !

— Écoutez, lui dit-elle, je n'ai plus qu'une seconde à demeurer ici : je vous conjure de ne pas faire de peine à votre mère, de ne pas attacher votre jeunesse à ma vie flétrie; je ne peux rien pour vous; je ne m'appartiens pas.

— Au moins, m'aimerez-vous ? pourrez-vous m'aimer un jour ?

— Au ciel, dit-elle; sur la terre, adieu. »

Il la regardait avec tant de douleur qu'elle en

fut touchée, &, se baissant, elle cueillit dans l'herbe une petite fleur :

« Adieu, Emmanuel ! répéta-t-elle en la lui donnant.

— Jamais adieu ! à Bruxelles, bientôt ! »

III

Bruxelles était le rendez-vous des exilés français ; Jacques V... rejoignit ses compatriotes & ses collègues, on n'oserait dire ses amis : les méchants en ont-ils ? il installa sa famille dans une belle maison de cette charmante résidence. Mais combien Calixte se trouvait étrangère dans cette demeure, dans cette ville, si agréables qu'elles fussent, & de quelle mélancolie la remplissaient l'aspect de ces monuments que sa jeunesse n'avait pas connus, de ces églises qui ne lui étaient pas familières, & ces noms, ces rues, cet idiome qui n'étaient plus ceux de son pays ! Toutes les tristesses de l'exil, que chaque instant renouvelle, s'appesantissaient sur elle ; plante violemment déracinée, elle ne savait où jeter ses racines pour reprendre à la vie ; son âme était à la fois abattue & agitée, car Emmanuel avait tenu sa promesse ; il était à Bruxelles. Elle le voyait errant dans la rue qu'elle habitait ; il essaya de lui écrire, guetta l'instant de lui parler, mais elle opposa une invincible résistance à ces tentatives.

Si elle avait faibli à l'instant des adieux, elle s'était retrempée dans la réflexion & la prière ; elle ne voulait ni désertier le poste où Dieu l'avait placée, ni enchaîner à son existence, déjà parvenue au milieu de sa course, celle de ce jeune homme, de cet adolescent, dont les passions & les talents avaient devancé l'âge. Non-seulement elle le voyait, mais elle en entendait parler ; tous les Français exilés le connaissaient, & elle apprenait ainsi qu'il avait rompu avec sa famille, brisé son avenir, qu'il vivait pauvrement du produit de quelques leçons, & tout cela pour elle, qui ne pouvait rien pour lui !

Elle eût voulu pouvoir lui donner sa fortune & sa vie, elle eût voulu pouvoir l'aimer & se dévouer à lui ; la raison & le devoir réprimaient sans cesse les élans de son âme, & dans cette lutte secrète s'usaient sa jeunesse & ses forces, sans que personne s'en aperçût, sans que personne compatît à ses peines.

IV

Son père, entouré de tous les émigrés nouveaux auxquels son opulente maison offrait un refuge, revenait aux premières inclinations de sa vie ; le révolutionnaire survivait au fonctionnaire de l'Empire, essayant, du fond de l'exil, contre le

gouvernement des Bourbons, des complots & des conspirations, traite à longue date que 1830 devait acquitter. D'anciens conventionnels, des officiers de l'Empire, bannis de France, soutenaient cette opposition lointaine qui, bientôt, trouva pour porte-voix la plume de Paul-Louis Courier & les chansons de Béranger. Elle occupait les loisirs & l'esprit actif de Jacques V..., qui conspirait entouré de ses anciens amis, de ceux qui, en fouillant leur passé, n'avaient pas droit de lui reprocher le sien. On voyait chez lui David, dont le génie ne faisait pas oublier les crimes, écrits sur sa figure sombre & difforme ; Vadier, qui se vantait de soixante ans de vertus & de fureurs sanguinaires ; Cambon, à qui la Montagne reprochait encore, après vingt ans, la part qu'il avait prise à la chute de Robespierre ; Goupilleau & Thuriot, gentilhommes ennemis de la noblesse ; Choudieu, d'Angers, qui avait poussé à l'extermination des Vendéens, & bien d'autres, dont les noms évoquaient les forfaits ainsi que les folies d'un temps funeste. Seul, Cambacérès, par calculs ambitieux, Merlin, par amour de l'étude, se refusaient à ces réunions où la haine contre les lis servait de mot d'ordre.

Calixte n'y assistait pas, & surtout elle en éloignait sa mère. Les noms des conventionnels avaient éveillé en madame V... les terribles souvenirs de sa jeunesse. Sa raison & sa volonté ne subsistaient plus, mais sa mémoire demeurait entière, & un frisson d'horreur la secouait lorsqu'on nommait, en sa présence, un de ces grands criminels : celui-ci qui avait tiré de l'innocence du dauphin une accusation contre sa mère ; celui-là qui avait traîné à l'échafaud tous les prêtres d'une ville du Midi ; un tyran de la Vendée ; un commissaire de la Commune aux armées. Elle tremblait à leur vue comme elle tremblait sous le regard de son mari, & bientôt cette violente impression, souvent renouvelée, altéra sa santé & menaça sa vie. Calixte en fit l'observation à son père ; il rit d'abord, il s'impatia ensuite, & les conciliabules continuèrent. La souffrance de madame V... continua aussi ; peut-être éprouvait-elle, sans s'en rendre compte, la nostalgie de la France & de ses premières habitudes ; elle pâissait comme la lueur d'un flambeau dans un air chargé de vapeurs, & à mesure que son corps défailait, son esprit devenait plus calme. Elle recevait avec une tendresse infinie les soins de sa fille ; elle lui dit un jour :

« Si je pouvais t'emmener avec moi !

— Au moins, ma mère, appelez-moi !

— Oui, je te le promets, car tu n'es pas heureuse ici... Va, je le sais bien... la terre est si triste ! Je t'appellerai, & j'appellerai Emmanuel... »

Calixte rougit & s'étonna. Sa mère avait surpris ce secret caché dans son cœur ! Sa mère avait eu l'intuition des peines de sa fille.

« Je voudrais voir un prêtre, dit-elle, la veille de sa mort. Va le chercher, chère Calixte, ce sera ton dernier bienfait accordé à ta pauvre mère. »

Calixte obéit & alla chercher le prêtre qui la

dirigeait elle-même. Il s'entretint longtemps avec madame V... & sortit d'auprès d'elle ému & édifié.

« C'est une sainte âme martyre, dit-il à Calixte. De telles souffrances rachètent les crimes des pécheurs.

— Mon enfant, dit la mourante à sa fille, je demande à Dieu de te bénir pour ton respect & ta tendresse. Je te donne le seul objet auquel j'attachasse du prix ici-bas. Ouvre cette cassette. »

Calixte prit la clef que lui tendait sa mère, & elle ouvrit un petit coffret d'écaille que madame V... gardait toujours auprès d'elle; elle en tira un carré long de batiste jauni par le temps, entouré d'une guipure très-ancienne & très-épaisse.

« C'est le voile qui couvrait cette statue que ton père... qui fut jetée dans le feu, dit madame V... Je l'ai sauvé & conservé; je te le donne, & avec lui la protection de la Mère de Dieu. »

Calixte le baisa avec respect & se mit à genoux pour entendre les dernières paroles de sa mère. Elle paraissait tranquille & satisfaite, le combat de la vie était fini, la vallée des eaux amères traversée, toutes les calamités d'ici-bas touchaient à leur terme; elle se reposait, son Dieu dans le cœur, l'éternité devant les yeux. Jacques V..., qui était absent, revint vers le soir; sa femme n'avait plus que le souffle; elle pressentit sa présence & fit un effort pour lui tendre sa faible main :

« Mon ami, pensez à votre âme! dit-elle. Il est un Dieu! il est une éternité! »

Cette grave parole fut la dernière de celle qui, depuis tant d'années, avait si peu parlé. Elle serra la main de Calixte, & rendit le dernier soupir en baisant le voile précieux de Marie.

V

Jacques V... fut atterré devant ce lit de mort, devant cette victime si longtemps courbée sous sa volonté, & qui s'envolait enfin triomphante & libre! Quand il put surmonter ses impressions, il dit à sa fille :

« Et vous avez jugé à-propos de faire venir un prêtre au chevet de cette pauvre femme qui n'avait plus sa tête? »

— Ma mère avait assez de raison pour penser à son salut; elle a demandé un confesseur, je lui ai obéi. »

Il ne répliqua point, & jetant un dernier regard sur ce visage pâle qui ne se troublait plus à sa vue, il s'éloigna. Calixte pleura amèrement sa pauvre mère qui la laissait seule dans la vie, cette mère tendre qui, au milieu des défaillances de son être moral, avait toujours eu un cœur pour l'aimer & la comprendre.

« J'ai tout perdu, dit-elle; quel désert autour de moi! »

La pensée d'Emmanuel lui revint avec un surcroît d'amertume. Cette affection fidèle qu'elle

avait inspirée, qui aurait pu faire la joie de sa vie, ajoutait à ses peines; elle souffrait des maux de ce jeune homme, de sa pauvreté, de son exil, de son isolement, mais le devoir qui l'enchaînait auprès de Jacques V... se présentait si nettement à ses yeux, que même, au fond du sa douleur & de sa solitude, la tentation du bonheur ne lui vint pas.

Le corps de madame V... fut déposé dans la terre étrangère avec les prières de l'Eglise, patrie universelle de tous ceux qu'elle abrite en son sein. La colonie française s'entretint de cette mort durant quelques jours : on la plaignit, on l'envia peut-être, puis l'éternel silence se fit, & Calixte reprit le joug de la vie, en pleurant toujours ce regard qui la cherchait, cette voix qui l'appelait, cette main qui serrait la sienne.

Un sombre ennui pesait sur elle : à l'absence de tout bonheur réel se joignaient mille peines journalières; la tyrannie de son père s'appesantissait avec les exigences de l'âge & des infirmités; elle était privée de toute liberté; elle n'allait à l'église qu'à la dérobée, en se levant de très-grand matin; elle devait rendre compte de toutes ses actions; ses dépenses mêmes, contrôlées par des yeux avarés & jaloux, ne lui permettaient pas l'aumône, cette volupté du riche malheureux; elle vivait sous un despotisme incessant, soupçonneux, souvent brutal, & ses tristes années s'écoulaient comme une eau murée entre des rochers qui lui ôtent la lumière, la brise & le soleil. Elle supportait ces épreuves avec une noble patience, & elle disait parfois à Dieu :

« Sera-ce assez pour acheter son salut? »

Sa santé déclinait sans qu'elle y prît garde. Depuis quelque temps, elle se trouvait très-faible, & cependant, avant le jour, elle gravissait les escaliers de Sainte-Gudule & elle entendait la sainte messe : là, elle puisait des forces pour la journée. N'est-ce pas de l'arbre de la croix que découle la sève qui nourrit l'âme?... Un matin, en plein hiver, elle revenait de sa sortie matinale; elle fut étonnée en distinguant de la lumière dans la chambre de son père, &, saisie d'effroi, elle y courut. Elle arriva haletante. Une domestique, accourue au bruit, essayait vainement de relever Jacques V..., tombé à côté de son lit, & tenant encore en main le cordon de la sonnette avec laquelle il avait appelé.

« Il s'est trouvé mal, mademoiselle, » dit-elle.

Calixte essaya de soulever ce corps inerte & glacé; elle y réussit, non sans beaucoup de peine; la servante alla chercher un médecin & un prêtre, & Calixte, par tous les moyens, tenta de rappeler son père à la vie, qui semblait éteinte. Jacques V... venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie qui avait refoulé l'existence dans les profondeurs de l'être : il restait immobile & glacé, & sa fille se plaignait tout haut à Dieu :

« L'abandonnerez-vous? dit-elle, n'a-t-il pas des droits au sang de Jésus-Christ? Sainte Vierge, ne priez-vous pas pour lui? »

Une inspiration lui vint : elle chercha le voile de la statue jetée aux flammes, elle le posa sur le cœur du mourant, avec une suprême invocation :

« O Marie! sauvez celui qui vous a offensée & qui va mourir! »

Ce cri de l'âme perça les cieus, & celle qu'on n'invoque jamais en vain y répondit. Après quelques minutes d'attention, Jacques V... poussa un soupir & ouvrit les yeux. Il balbutia :

« Calixte, que m'est-il arrivé? Vais-je mourir? »

Elle se pencha sur lui, l'embrassa comme elle eût embrassé sa mère, & lui dit avec un accent inexprimable d'amour & de foi :

« O mon père, si Dieu vous appelle, ne voulez-vous pas implorer son pardon? Un mot de votre cœur & Jésus-Christ vous ouvre le ciel! »

Il parut comprendre, car il frémit.

« Tant décrimes! tant de sang! dit-il.

— Une si grande miséricorde! Souvenez-vous, cher père, des promesses de l'Évangile & combien Dieu est bon pour ceux qui se repentent. Il n'a excepté personne... »

Il lui serra faiblement la main; le médecin suivi du prêtre entraient au même moment; le médecin s'approcha du malade, l'examina & fit un pas en arrière. Le médecin de l'âme prit sa place, & les yeux hagards du vieux conventionnel parurent s'adoucir à sa vue : il reconnaissait le messager du salut sous cet habit qu'il avait jadis abhorré & proscrit.

« Espérez, lui dit le prêtre.

— Une vie de crimes! quel fardeau! dit Jacques V... d'une voix mourante. Ma pauvre femme si malheureuse! & cette Vierge que j'ai brûlée... & ces prêtres envoyés à l'échafaud. »

Il murmura quelques mots encore. Le prêtre, penché sur lui, recueillit la parole qui sauve :

« Pardon, mon Dieu! pardon! »

Et aussitôt élevant la main, il donna à Jacques V... la suprême absolution. L'âme de ce grand pé-

cheur parut au tribunal redoutable, toute couverte du sang de Jésus-Christ.

Après les premières secousses, où une immense joie se mêlait au regret filial, Calixte, libre désormais, osa penser à Emmanuel. Elle lui écrivit une longue lettre dans laquelle, après lui avoir confié sa vie passée, elle lui disait :

« Accepteriez-vous encore l'avenir avec moi? Les grands devoirs qui m'ont enchaînée n'existent plus, mais la distance d'âge que Dieu a mise entre nous semble se creuser chaque jour davantage. Vous êtes encore au matin & j'approche du soir. Levée plus tôt, j'ai marché plus vite & je serai au but avant vous. Cependant, si une affection tendre, reconnaissante de vos sacrifices, peut avoir du prix pour vous, venez... »

Elle hésita avant d'envoyer cette lettre; elle la déposa sur une console, & toute pensive, elle jeta les yeux sur une glace rarement consultée. Le soleil éclairait sa tête & trahissait vivement les ravages que les ans & les chagrins avaient faits sur ce visage, autrefois si régulier & si beau. Il montrait les cheveux éclaircis & blanchis aux tempes; les yeux cernés & leur sombre azur pâli par les larmes; les rides au front, le col élégant marqué de ces plis, de ces cordes qui dénoncent l'automne de la vie. Calixte s'examina avec une attention triste; puis, prenant la lettre, elle la déchira en disant : « Il n'est plus temps. »

Elle ne survécut pas longtemps à son père; elle mourut riche de bonnes œuvres, sans avoir revu Emmanuel. Sa dépouille mortelle est dans le cimetière de Schaerbeck, près de Bruxelles.

Triste conclusion des choses humaines! Emmanuel oublia Calixte; il aima & épousa une autre femme, & l'affection ardente de sa première jeunesse ne lui apparaissait que comme un vague souvenir, un songe à demi effacé... où sont les neiges d'antan?

MATHILDE BOURDON.

LÉONIE

(FIN)

V

JULES DUMONTET.

Le lendemain, la fièvre étant plus forte, mademoiselle de Nérac fit venir le docteur Dumontet. C'était un vieillard respectable qui avait soigné madame du Coudray pour

de légères indispositions; il l'interrogea & l'examina attentivement, écrivit une ordonnance, puis, comme Léonie l'avait accompagné dans l'antichambre :

« Avez-vous eu la petite-vérole ou avez-vous été revaccinée, mon enfant? »

— Ni l'un ni l'autre, dit-elle.

— Alors envoyez chercher une religieuse de Bon-Secours, & n'entrez plus dans la chambre de votre tante.

— Elle est habituée à mes soins & ne saurait s'en passer, répondit Léonie; qu'elle ait ou non la petite-vérole, je ne l'abandonnerai pas.

— C'était mon devoir de vous prévenir, reprit brusquement le docteur, le reste vous regarde. »

Le médecin ne s'était pas trompé, c'était bien la petite-vérole, & l'une des plus malignes qu'il eût amais traitées. Madame du Coudray était au désespoir; car aux souffrances physiques, qu'elle supportait assez impatiemment déjà, se joignait la crainte affreuse de perdre les restes de beauté qu'elle conservait encore. Ce fut alors surtout que son angélique compagne lui prodigua, sans réserve, les soins les plus affectueux. Léonie ne quittait pas un instant la chambre de la malade; elle y passait les nuits, à moitié étendue sur un canapé, mais toujours sur pied au moindre signe; on eût dit qu'elle avait le don de lire dans l'esprit de la malade, tant elle devinait promptement sa pensée. Elle la consolait doucement, elle soutenait son courage abattu, &, les yeux tendrement fixés sur les siens, lui infusait peu à peu l'espérance, toujours vivace au fond de son bon cœur.

Un matin, comme la nuit avait été plus mauvaise, Léonie soupirait en voyant que plus d'une heure s'écoulerait encore avant l'arrivée du médecin, lorsqu'elle entendit sonner à la porte, puis des pas retentir dans l'escalier.

« C'est Dieu qui l'envoie, » se dit-elle, en courant à sa rencontre.

Mais quel fut son étonnement de voir entrer dans l'antichambre, à la place du vieux docteur, un jeune homme qu'elle ne connaissait nullement.

« Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec respect, mon oncle, le docteur Dumontet, se trouvant trop souffrant pour sortir ce matin, m'envoie visiter madame votre tante.

— Elle a été bien fatiguée cette nuit, & elle est encore agitée ce matin; vous allez en juger par vous-même, monsieur. J'espère que notre bon docteur n'est pas dangereusement malade ?

— C'est une attaque de goutte qui pourrait le retenir quelque temps, dit le jeune homme en entrant dans la chambre. »

Mademoiselle de Nérac savait que le docteur avait depuis peu auprès de lui un de ses neveux auquel il se proposait de laisser sa clientèle, & l'on disait beaucoup de bien, dans le pays, de ce jeune médecin. Ce fut donc avec confiance qu'elle l'introduisit auprès de madame du Coudray. Il la trouva très-malade, & ne dissimula point cette impression à mademoiselle de Nérac, lorsqu'elle le reconduisit dans l'antichambre. Les yeux de Léonie se remplirent de larmes.

« Ne vous inquiétez pas trop, lui dit-il, nous la sauverons, j'espère. »

Le mal néanmoins allait toujours croissant. La

pauvre Léonie, accablée de fatigue, se multipliait pour suffire à tout; le vide s'était fait autour d'elle. Marguerite et madame Delcour envoyaient bien de temps en temps demander des nouvelles, mais elles craignaient la contagion & ne franchissaient plus le seuil de la porte; Suzanne seule venait en aide à sa maîtresse.

Le nouveau docteur revint le soir même. Les yeux fixés sur ceux du docteur pendant qu'il examinait la malade, mademoiselle de Nérac cherchait à lire sur son visage s'il restait encore quelque espoir.

« Mademoiselle, dit-il enfin, vous ne pouvez passer la nuit seule ici. »

La pauvre Léonie ne comprit que trop sa pensée; l'image de sa mère, morte naguère à côté d'elle, se représenta soudain à son esprit; elle balbutia quelques mots intelligibles & tomba sans connaissance.

Monsieur Dumontet la déposa dans un fauteuil & lui prodigua ses soins, contemplant avec un sentiment de compassion ce visage pâle & amaigri par l'excès de la fatigue.

« Mademoiselle, lui dit-il dès qu'elle eut repris ses sens, il faut absolument que vous vous reposiez cette nuit; allez vous mettre au lit, je resterai auprès de madame votre tante, & je vous promets de vous avertir au besoin. »

Elle voulut d'abord s'opposer à ce projet, disant qu'elle allait beaucoup mieux & qu'elle se sentait capable de veiller; mais force lui fut de céder cependant, car sa fatigue était extrême.

« Appelez-moi dans une heure au plus tard, » dit-elle à Suzanne en se retirant dans sa chambre, où elle se coucha tout habillée.

Les premières lueurs de l'aurore argentaient déjà les rideaux de ses fenêtres, lorsqu'elle se réveilla en sursaut, honteuse d'avoir dormi si longtemps, & se rappelant que monsieur Dumontet avait passé la nuit à sa place. Elle rajusta à la hâte sa toilette & retourna dans la chambre de sa tante; madame du Coudray reposait doucement, Suzanne ronflait dans un fauteuil & monsieur Dumontet lisait, assis près de la table.

« Comme j'ai abusé de votre bonté, monsieur! lui dit-elle en entrant. La nuit a-t-elle été paisible ?

— Beaucoup meilleure que je ne le pensais hier au soir. Je crois que nous pouvons espérer maintenant.

— Oh! que je suis heureuse & que je vous remercie ! »

Ils s'approchèrent du lit de la malade, qui ouvrit les yeux, reconnut Léonie & lui sourit tendrement.

La jeune fille tressaillit de joie.

« Je reconnais ce sourire, se dit-elle, c'est celui du bon temps, du temps où j'étais petite. »

Et, saisissant la main de madame du Coudray, elle la porta à ses lèvres.

« C'est imprudent ce que vous faites, lui dit tout bas le docteur; craignez de prendre la petite-vérole.

— Je n'y pense seulement pas.

— Eh bien ! il faut y penser, mademoiselle. »

Et il lui donna, avant de se retirer, quelques conseils hygiéniques, qu'elle promit de suivre exactement.

Durant un mois encore, Jules Dumontet vint ainsi, soir & matin, visiter madame du Coudray, prolongeant ses visites plus qu'il n'était nécessaire peut-être ; mais Léonie ne s'en plaignait point ; il causait si bien, il avait de si bons sentiments, une affection si respectueuse pour le vieux docteur qui l'avait adopté !

Pendant ce temps, la malade revenait peu à peu à la santé, & le bien-être de la convalescence était encore augmenté par l'assurance de ne garder aucune trace de petite vérole, grâce aux précautions extrêmes que mademoiselle de Nérac n'avait cessé de prendre. Madame du Coudray, heureuse de ce résultat inespéré, avait senti renaître tout à coup dans son âme la tendresse passionnée qu'elle avait éprouvée jadis pour Léonie enfant ; elle découvrait sur le visage & dans le maintien de la jeune fille des grâces & des perfections qu'elle n'avait pas soupçonnées jusqu'alors ; dans le son de sa voix une douceur infinie qu'elle n'avait jamais remarquée ; aussi ne pouvait-elle plus se passer de cette chère nièce ; loin d'elle, madame du Coudray était inquiète & de mauvaise humeur, & la plus courte absence lui paraissait difficile à supporter.

Cependant le vieux docteur s'était débarrassé de son accès de goutte, & le premier usage qu'il fit de la santé fut de venir voir la malade.

« J'espère que vous avez été contente de mon neveu, lui dit-il, & il est certain que ses prescriptions vous ont parfaitement réussi, car je vous trouve fort bien.

— Oui, grâce à lui et à ma bonne Léonie, voilà le danger conjuré, répondit madame du Coudray.

— Je n'ignore point qu'il a été très-bien secondé, & que mademoiselle de Nérac est une garde-malade comme on en trouve rarement.

— Et monsieur Jules Dumontet un médecin comme il y en a peu, dit timidement Léonie, trouvant que madame du Coudray n'insistait point assez sur le mérite du jeune docteur.

— Je suis bien aise que vous l'ayez apprécié, mademoiselle, reprit le vieillard en s'inclinant. Puisque vous avez été satisfaites de lui, mesdames, je lui laisserai le soin de continuer la cure qu'il a si bien commencée, d'autant mieux que j'ai encore quelque peine à marcher sur le pavé des rues. »

Le jeune docteur continua donc à venir comme par le passé, & à la visite du médecin succédait presque toujours celle de l'ami ; assis entre les deux dames pendant que madame du Coudray reposait dans son grand fauteuil & que Léonie brodait près de la fenêtre, il racontait avec un entraînement joyeux quelque souvenir d'enfance, quelque épisode de son séjour à Paris ou de ses voyages en

pays étrangers ; souvent aussi, Jules Dumontet donnait le bras à madame du Coudray pour l'aider à faire un tour de promenade dans le jardin ; Léonie les suivait, le cœur rempli d'une douce joie qui débordait dans ses regards, dans l'animation de son teint, dans l'expression de sa physionomie ; elle était heureuse alors d'un bonheur dont elle ne cherchait pas à se rendre compte, mais dont son âme pieuse & tendre rendait grâce à Celui de qui viennent tous les biens.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis l'entière guérison de madame du Coudray, & ce qui semblait devoir assurer le bonheur de mademoiselle de Nérac venait, au contraire, de créer des difficultés dont son pauvre cœur souffrait affreusement. Le vieux docteur l'avait demandée en mariage pour son neveu, & Léonie, toute contente de se voir recherchée par un homme estimable & distingué, dont elle partageait les goûts & les principes & pour lequel elle ressentait la plus douce sympathie, aurait accepté sans hésitation l'offre qui lui était faite, si madame du Coudray avait bien voulu consentir à cette union ; mais un sentiment d'égoïsme, si bien dissimulé sous les apparences d'une vive tendresse que madame du Coudray s'y trompait elle-même, retenait sur ses lèvres le consentement impatiemment attendu ; elle ne disait pas absolument non, mais elle ne pouvait se décider à dire oui ; elle rendait justice aux bonnes qualités du jeune homme, à son désintéressement surtout, qui lui faisait rechercher une jeune fille sans dot, quand il aurait pu prétendre à un riche mariage, mais elle demandait le temps de réfléchir & de s'habituer peu à peu à l'idée de cette alliance. Mademoiselle de Nérac, alors âgée de vingt-trois ans, & ne dépendant que de son père, qui aurait certainement approuvé ce mariage, pouvait se passer du consentement de sa tante, comme l'y engageaient madame Delcour & sa cousine Marguerite ; mais, habituée à regarder madame du Coudray comme sa mère adoptive, elle ne pouvait se décider à lui causer ce chagrin.

« J'attendrai ! disait-elle en soupirant, & un jour, je l'espère, ma tante se laissera toucher.

Cette résignation n'était pas du goût des Dumontet ; le vieux docteur surtout se montrait exaspéré des tergiversations de madame du Coudray.

« Que peut-elle désirer de mieux ? disait-il ; talent, fortune, conduite exemplaire, Jules ne réunit-il point les conditions les plus enviables ? il ne peut pas attendre indéfiniment le bon plaisir de ces dames ; il a trente ans déjà, & un médecin doit être marié à cet âge ; quant à moi, je suis pressé, je l'avoue, car, ayant déjà soixante-seize ans bien comptés, il me reste peu de jours pour jouir de mes petits-neveux. Mademoiselle Léonie est une charmante personne, j'en conviens ; pleine de douceur et de modestie, mais il ne manque point d'autres jeunes filles dans la ville ou dans les en-

virois, & qui ne se feraient pas tant prier, j'en suis sûr. »

Jules, à la vérité, se montrait plus patient.

« J'aime mademoiselle de Nérac, disait-il, & tant qu'il me restera quelque espoir d'obtenir sa main, je ne chercherai pas d'autre femme. »

Léonie, à qui ces derniers propos avaient été rapportés, sentit son cœur se fondre à la fois de reconnaissance & de douleur; elle tenta un nouvel effort pour obtenir le consentement de madame du Coudray; mais celle-ci se retrancha, comme toujours, dans sa tendresse extrême, disant qu'elle ne pouvait se décider à partager avec un étranger une affection que jusqu'alors elle avait possédée tout entière. Puis, comme sa pauvre nièce employait tour à tour la logique & le sentiment, faisant appel à cette tendresse même qu'on lui objectait toujours, madame du Coudray fut prise tout à coup d'une violente attaque de nerfs, qui se prolongea bien avant dans la soirée.

Le lendemain matin, fatiguée par cette secousse, elle sourit cependant à Léonie, &, prenant sa main dans les siennes :

« Il m'est venu une heureuse idée, dit-elle; il y a près de deux ans déjà que vous n'avez vu votre famille : partons pour le midi, nous passerons l'hiver à Nice, ma santé s'en trouvera bien; je causerai avec votre père de ce qui vous tient au cœur, & au printemps nous déciderons cette grande affaire.

— Que vous êtes bonne! dit Léonie en se jetant dans les bras de sa tante; partons quand vous voudrez, mais veuillez auparavant écrire un mot à monsieur Dumontet pour lui faire part de nos intentions; nous ne pouvons pas nous éloigner sans le prévenir. »

Madame du Coudray réfléchit un instant, puis elle dit :

« Disposons tout pour le voyage, il suffit que ma lettre lui soit envoyée au moment du départ; c'est le moyen d'éviter de pénibles adieux. »

VI

LE SACRIFICE

Robes & chapeaux furent emballés le jour même; Léonie s'occupait de ces préparatifs avec une joie mêlée d'angoisse; elle était heureuse de la pensée de revoir sa famille, mais elle souffrait cruellement de s'éloigner de celui qu'elle aimait.

Quant à madame du Coudray, jugeant sa nièce sur elle-même, elle se flattait de la distraire, par ce voyage, de ce qu'elle appelait une fantaisie passagère.

Le voyage s'accomplit sans accident. On coucha d'abord à Avignon, puis à Marseille & à Toulon, où ces dames espéraient trouver tous leurs parents

réunis, à l'exception de Paul, qu'elles savaient à l'école polytechnique; mais elles apprirent alors que monsieur d'Hauzon était parti pour un voyage de long cours, & que leur père & leur sœur étaient depuis quinze jours à la Tournette. Les voyageuses se remirent donc en route, dès le lendemain matin.

Monsieur de Nérac fut le premier à les apercevoir :

« Vous ici, ma belle cousine! & toi, ma petite Léonie! quelle joie, j'en ressens, & comme Anaïs sera heureuse de vous voir! elle avait bien besoin de cette distraction, la pauvre enfant! car elle ne fait que pleurer depuis le départ de Gustave, comme si elle avait pu se flatter de garder toujours auprès d'elle un officier de marine! Parole d'honneur, lorsqu'on n'est pas plus raisonnable, on ferait beaucoup mieux de ne pas se marier.

— Vous parlez d'or, cousin, répondit madame du Coudray, le mariage nous réserve bien plus de peines que de plaisirs, à nous autres pauvres femmes; c'est pour cela qu'on ne m'y reprendra point, quoique les occasions ne m'aient pas manqué depuis mon veuvage.

— Cela ne m'étonne pas, cousine, car vous êtes toujours belle & fraîche comme un bouton de rose, un peu plus épanoui que jadis, voilà tout; mais vous, Adélaïde, vous n'êtes pas femme à pleurnicher pour l'absence d'un mari, vous avez trop d'esprit pour cela.

— Peut-être, si je l'eusse aimé! dit-elle en minaudant; mais je n'en aurais été que plus malheureuse encore, quoique les afflictions ne m'aient pas manqué, comme vous le savez. Quelle est la femme mariée qui n'en a pas sa bonne part? Si les jeunes filles avaient du bon sens, ajouta-t-elle en examinant Léonie du coin de l'œil, elles y regarderaient à deux fois avant de se donner un maître. »

Cela dit, les voyageuses arrivaient sur la terrasse où Anaïs vint les recevoir.

Ce n'était plus la belle jeune fille que Léonie avait conduite à l'autel deux ans auparavant; une grossesse pénible, les fatigues de l'allaitement, le chagrin du départ de son mari & l'indisposition de sa petite fille avaient altéré la santé de madame d'Hauzon.

« Comme elle est pâle, votre pauvre sœur, que vous m'aviez dépeinte si fraîche & si gaie! dit tout bas madame du Coudray à sa nièce; encore une victime du mariage, ma chère !

— Je ne saurais la plaindre cependant, murmura Léonie en couvrant de baisers la petite Valentine que la jeune mère tenait dans ses bras; voyez comme sa fille est gentille! »

Monsieur de Nérac fit les honneurs de sa pauvre bastide avec la même aisance & la même amabilité que s'il eût reçu sa cousine dans un château princier. Madame du Coudray, qui ne tarissait point d'ordinaire quand elle était sur le chapitre des inconséquences & des folies de son cousin

Louis, avait cependant pour lui une certaine affection; il l'avait connue & admirée lorsqu'elle était jeune & belle. Elle était du nombre de ces femmes qui aiment qu'on s'occupe d'elles, qui veulent plaire, éblouir à tout prix, & qui, toujours en quête de compliments, ne dissimulent point le plaisir qu'ils leur font. Elle conservait, dans un âge très-mûr déjà, quelque chose de cette disposition dangereuse. Les fadeurs que lui débitait son cousin, par habitude & sans y attacher d'importance, lui étaient agréables; elles lui rappelaient sa jeunesse & ses succès passés; ce fut donc sans aucun sacrifice qu'elle consentit à rester un mois entier à la Tournette, à condition que monsieur de Nérac & madame d'Hauzon viendraient demeurer aussi quelque temps à Nice avec elle. Ces arrangements charmèrent Léonie, toute heureuse de se retrouver en famille; elle s'empara de Valentine, qui s'habitua de suite aux caresses & aux soins de sa jeune tante, ce qui contribua puissamment au prompt rétablissement d'Anaïs.

Cependant, au milieu de toutes ces joies, Léonie n'oubliait point monsieur Jules Dumontet; elle avait cru reconnaître son écriture sur l'adresse d'une lettre remise à madame du Coudray, deux jours après leur arrivée à la Tournette, & elle avait espéré que sa tante lui en donnerait connaissance; mais la journée entière s'écoula sans qu'elle lui en dît un seul mot. D'autres lettres, à la même adresse & de la même écriture, arrivèrent coup sur coup, & ne furent pas davantage communiquées à Léonie, qui, habituée depuis longtemps à la discrétion & à l'obéissance passive, n'osait même pas confier à son père & sa sœur le sujet des larmes qu'elle versait souvent en secret.

Deux mois s'écoulèrent encore. Madame du Coudray & sa nièce étaient installées à Nice, où monsieur de Nérac & Anaïs devaient les rejoindre bientôt, lorsqu'un jour madame du Coudray entra précipitamment dans la chambre de Léonie.

« Savez-vous ce qui se passe à Valence? lui dit-elle sans ménagement; le docteur Dumontet veut faire faire à son neveu un riche mariage; il est question d'une jeune orpheline charmante, qui a deux cents mille francs, & que son tuteur offre pour femme à monsieur Jules; je dois ajouter que celui-ci, pour garder les bienséances, n'épousera la belle que lorsque vous lui aurez donné vous-même son congé; voilà les deux lettres qu'on m'a chargée de vous communiquer; je m'acquitte exactement de la commission. »

M^{me} du Coudray se retira en disant ces mots, & ce fut un soulagement pour la pauvre Léonie, qui pouvait à peine se soutenir; elle était tellement frappée par ce coup de foudre qu'elle demeura longtemps sans pouvoir lire les fatales lettres, dont ses yeux ne distinguaient pas l'écriture. Que ses tremblantes mains ne pouvaient retenir. Retrouvant enfin un peu de sang-froid, elle les lut toutes deux, &

sa douleur, loin d'en être accrue, s'en trouva comme soulagée; les événements étaient bien tels que l'avait annoncé madame du Coudray; il était évident que le vieux docteur, tout en renouvelant la demande en mariage qu'il avait faite jadis pour son neveu, désirait vivement la voir rejeter net, cette fois; mais la lettre de Jules, au contraire, ne respirait qu'amour, franchise & loyauté. Avec quelle exquise délicatesse il touchait la question de l'orpheline qu'on lui proposait; avec quelle tendresse infinie il conjurait mademoiselle de Nérac de couronner sa constance! Léonie en fut touchée jusqu'aux larmes, mais ces larmes avaient leur douceur; son âme affaissée se releva soudain, car il suffit souvent de quelques mots, d'une simple preuve d'amitié pour changer le cours de nos idées, &, lorsque, après deux heures d'absence, madame du Coudray retourna dans la chambre de sa nièce, elle fut agréablement surprise de la trouver si calme. La jeune fille était agenouillée sur son prie-Dieu; il n'y avait plus de douleur sur sa figure, mais une expression rêveuse & immatérielle, qui relevait le caractère de sa physionomie, toujours si sympathique.

« Je vois avec plaisir que vous êtes toute consolée, mignonne, car vous êtes trop fière, j'espère, pour songer encore à épouser ce monsieur. »

Mademoiselle de Nérac tressaillit au bruit de cette voix qui l'arrachait à ses rêveries.

« Et pourquoi cela, ma tante? répondit-elle en se relevant; en quoi la lettre de monsieur Jules Dumontet, pourrait-elle blesser ma fierté? »

— La sienne, je ne dis pas, mais celle de son oncle ?

— Son oncle n'a-t-il pas le droit d'être mécontent de nos lenteurs? mais je le connais assez cependant pour croire à son affection pour moi.

— Ainsi donc vous pensez encore à ce mariage? reprit la tante en pâlisant.

— N'y pensons-nous pas depuis longtemps, chère tante? n'était-il pas convenu que vous auriez la bonté d'en parler à mon père, & que, s'il l'approuvait, comme je n'en doute point, vous donneriez aussi votre consentement ?

— Et vous auriez le courage de m'abandonner, ingrate que vous êtes! moi qui ne puis me passer de vous, moi qui vous aime du plus tendre amour!

— Mais je ne vous abandonnerais point pour cela, nous nous verrions à tout moment, & vous auriez deux enfants au lieu d'un.

— Oh! non pas; ce Jules Dumontet, je le déteste, précisément parce que vous l'aimez; il serait le premier dans votre cœur, lui qui n'a rien fait pour vous, & je ne viendrais qu'à sa suite, moi qui vous ai comblée de bienfaits! savez-vous que c'est affreux cela ?

— Combien de mères marient cependant leurs filles! murmura Léonie, que les pleurs gagnaient peu à peu.

— C'est qu'elles ne les aiment pas comme je vous

aime, répondit Adélaïde en se laissant tomber dans un fauteuil; cruelle enfant! pourquoi m'avoir sauvée de la petite-vérole pour me faire mourir de chagrin?

— Mais, ma tante....

— Oui, j'en mourrai, soyez-en sûre, & vous en serez la cause. C'est ainsi que vous acquitterez votre dette de reconnaissance. Mon sort est entre vos mains; il vous faut écrire aujourd'hui même, il vous faut choisir entre cet étranger & votre mère adoptive... Dites, que ferez-vous?... mais répondez... répondez donc!

— Oh! laissez-moi pleurer, sanglota la jeune fille.

— Eh bien! je vous quitte, ma chère enfant; je vous quitte avec espoir & confiance; vous avez trois heures encore avant le départ du courrier. »

Et elle descendit au salon, ravie d'une joie secrète, comme si elle venait de remporter une victoire.

Léonie pleura longtemps, & ses larmes étaient un adieu éternel au bonheur qu'elle avait rêvé; mais elle pria en même temps, & la prière apaise & console.

La pendule sonna dix coups, mademoiselle de Nérac tressaillit; le courrier partait à onze heures; elle ouvrit son secrétaire, &, laissant courir sa plume sur le papier, elle épancha son cœur dans une lettre pleine de tendresse & de regrets, où elle racontait naïvement à Jules Dumontet tout ce qui s'était passé entre elle & madame du Coudray; mais lorsqu'elle relut sa lettre toute humide de pleurs, elle la trouva trop tendre & peu convenable dans la circonstance.

« Ce n'est point ainsi que je dois lui écrire, se dit-elle, ce serait augmenter ses regrets & accuser inutilement ma tante. »

Elle déchira le papier & traça rapidement ces mots :

« Je vous suis extrêmement reconnaissante des sentiments que vous daignez me conserver; mais mes parents persistant dans leur refus, mon devoir s'oppose à ce que je suive l'impulsion de mon cœur. Je ne me marierai jamais; j'avais fait un doux rêve, le réveil m'en est bien pénible; Dieu me donnera peut-être la force de sentir moins vivement. Épousez la jeune fille que votre oncle vous destine, & que toutes les bénédictions du ciel se répandent sur cette union; soyez heureux autant que vous le méritez, je prierai pour vous tous les jours de ma vie. »

» LÉONIE DE NÉRAC. »

Elle plia le papier sans le cacheter, & mit l'adresse sur l'enveloppe; une sueur froide coulait de son front, il lui semblait que c'était une renonciation absolue à sa part de bonheur ici-bas qu'elle venait de signer. Cependant sa lettre était encore sur le secrétaire, elle pouvait la déchirer comme la première, & serait-elle blâmable d'en agir ainsi?

Elle saisit le papier d'une main tremblante, la tête en feu, le cœur palpitant.

« Que faire, mon Dieu! comment agir pour remplir mon devoir! »

Les drames les plus émouvants ne sont pas toujours ceux que l'on applaudit au théâtre, ils se passent quelquefois dans les cœurs les plus simples.

Léonie hésitait encore lorsque madame du Coudray entra tout à coup dans sa chambre.

« La lettre? demanda-t-elle d'un ton bref.

— La voici, répondit la jeune fille, pensant que, par la voix de sa tante, Dieu lui commandait ce sacrifice.

— C'est parfait, dit madame du Coudray après avoir rapidement parcouru ces quelques lignes qui allaient détruire à jamais des projets si doux & si longtemps caressés; je vais l'envoyer à la poste à l'instant même; & maintenant, chère mignonne, allez embrasser votre père & votre sœur.

— Ils sont ici! s'écria mademoiselle de Nérac, pour qui cette consolation arrivait bien à propos.

— Non-seulement eux, mais aussi vos deux frères & la petite Valentine, jolie comme les amours; puis bientôt le polytechnicien, qui doit avoir un congé pour Pâques.

— Que Dieu est bon! dit Léonie en levant les yeux vers le ciel.

— Allons, faites un peu de toilette & venez nous rejoindre au plus tôt, car il faudra nous occuper de caser tout ce monde.

— Je vous suis dans un instant, » dit-elle.

Elle effaça la trace de ses larmes; puis, s'étant habillée à la hâte, elle descendit trouver ses parents.

Quoiqu'elle fût bien novice dans l'art de dissimuler, personne ne se douta néanmoins de ce qu'elle venait de souffrir, tant il paraissait de sérénité sur son visage; le combat avait été terrible, mais toute simple & faible qu'elle fût en apparence, elle possédait à un haut degré l'énergie du devoir, elle savait s'oublier & se dévouer; elle se montra donc bonne & gaie comme à l'ordinaire; les souffrances imméritées n'aggravaient que les âmes communes.

Madame du Coudray fut d'autant plus aimable pour ses hôtes, qu'elle était charmée d'avoir triomphé du penchant de sa nièce pour monsieur Dumontet, par amour-propre d'abord, & aussi par égoïsme & par tendresse tout ensemble.

Paul arriva huit jours après, c'était un charmant jeune homme, tout heureux de cette réunion de famille, dont il augmenta beaucoup l'agrément par son esprit & sa gaieté. On visita les environs, on fit des parties de campagne, on s'amusa comme on ne l'avait pas fait depuis longtemps.

Un jour que le déjeuner avait été servi un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, pour aller visiter le fort d'Antibes, le facteur entra dans la salle à manger & remit à madame du Coudray une dépêche timbrée de Grenoble.

« Qu'est-ce que cette lettre ? » dit-elle en faisant sauter le cachet.

Mais à peine eut-elle parcouru les premières lignes, qu'une vive rougeur lui monta au visage.

« J'espère que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles que vous venez de recevoir, cousine, dit monsieur de Nérac en remarquant son émotion.

— Mais non, bien au contraire, dit-elle, c'est un héritage qui me tombe des nues, car je ne connaissais pas du tout ce bon parrain qui me laisse sa fortune; il habitait les colonies depuis longtemps, & c'est tout au plus si je me souviens d'avoir entendu parler de lui dans mon enfance.

— Quelle chance ! dit monsieur de Nérac; s'il pouvait m'en arriver autant un jour ! En attendant, je vous félicite de tout mon cœur, cousine. La promenade projetée aura-t-elle lieu tout de même ?

— Sans doute, mon ami, & puisque me voilà riche, c'est dans une belle voiture que nous la ferons, & non plus dans ce vilain coucou qui me brisait les reins; je vais aller donner des ordres en conséquence. »

Le surlendemain était l'anniversaire de la naissance de Léonie, & jusqu'alors personne n'avait songé à le fêter; mais, cette année, madame du Coudray, toute joyeuse, voulut lui faire une grande surprise; l'idée lui en était venue tout à coup, & elle l'exécuta de même; un repas somptueux fut commandé au meilleur restaurateur de la ville; un simple bouquet de violettes marquait la place de Léonie; mais ces modestes fleurs recouvraient le testament olographe de madame du Coudray, qui instituait Léonie de Nérac héritière de tous ses biens présents & à venir.

« Oh ! c'est trop, chère tante, c'est beaucoup trop pour moi ! s'écria la jeune fille lorsqu'elle eut compris ce que sa tante faisait pour elle.

— N'êtes-vous pas ma fille adoptive ? ne m'avez-vous pas sauvé la vie ? ce testament en votre faveur est, en vérité, un acte de justice que j'ai voulu faire devant votre famille réunie; mais soyez tranquille, ajouta-t-elle en l'embrassant, je mettrai tous mes soins à ce que vous héritiez le plus tard possible, maintenant surtout que je suis riche & que notre vie va devenir plus agréable. »

Léonie était trop émue pour répondre; plusieurs sentiments se pressaient dans son cœur; la bonté de sa tante la pénétrait de reconnaissance, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que la permission d'épouser Jules Dumontet l'aurait rendue plus heureuse que tout cet or qu'on lui destinait.

« Vous êtes une véritable fée, cousine, dit monsieur de Nérac, il faut toute la vertu de votre baguette pour que l'on puisse dire sans mentir qu'une Nérac aura un jour cinquante mille livres de rente; peste, mademoiselle ma fille, quel joli rêve vous faites là ! »

Le ton comique dont ces paroles furent prononcées fit rire tous les assistants, & le dîner s'a-

cheva au milieu des propos joyeux & des toasts de toute sorte.

Trois semaines plus tard, madame du Coudray & Léonie prenaient congé du reste de la famille. Elles arrivèrent promptement à Grenoble, où les appelaient les affaires de la succession du parrain. C'était là qu'elles devaient habiter désormais.

La tante & la nièce quittaient Valence avec un égal plaisir, la première parce que cette ville ne lui laissait que des souvenirs pénibles, la seconde parce qu'elle lui en rappelait de trop agréables peut-être.

VII

LE TESTAMENT

Vingt ans encore avaient passé, apportant dans leur cours des changements de toute sorte.

Monsieur de Nérac était mort presque subitement, pauvre & sans souci comme il avait vécu. Monsieur d'Auzon, devenu capitaine de vaisseau, avec l'espoir d'être bientôt contre-amiral, vivait heureux entre sa femme & sa fille. Les trois fils de monsieur de Nérac se trouvaient aussi en belles positions. Jules Dumontet était depuis longtemps le premier médecin de Valence, & il élevait avec tendresse les six enfants qu'il avait eus de son mariage. Quant à Léonie, elle n'avait pas quitté sa tante, quoique deux ou trois autres demandes en mariage lui eussent été adressées.

Dès que madame du Coudray eut recueilli l'opulent héritage dont elle se promettait tant de jouissances, elle avait racheté son ancien hôtel, monté sa maison, donné des diners & des fêtes, & passé la plus grande partie de son temps dans les plaisirs qui charmaient jadis sa jeunesse. Ce genre de vie plaisait peu à mademoiselle de Nérac, qui en remplissait les obligations sans se laisser éblouir par son prestige; il lui occasionnait du reste beaucoup de peines & de fatigues, car madame du Coudray, se déchargeant sur elle de tout soin & de toute surveillance, il lui fallait pourvoir à tout, régler les dépenses, diriger les domestiques & paraître dans le monde. Sa santé délicate souffrait des veilles prolongées, & son esprit était fatigué de ce tourbillon incessant, qui ne laisse pas le temps de se retremper dans des méditations sérieuses, dans des lectures instructives; elle en était arrivée presque à regretter la médiocrité de fortune, qui avait été leur partage, & la vie paisible & monotone qu'elle avait menée à Valence. Mais cette existence tumultueuse ne devait pas être de longue durée. Madame du Coudray avait été saisie d'un mal terrible que toute la science des médecins n'avait pu conjurer: un cancer lui rongea le sein, & malgré deux opérations supportées avec assez de courage, l'affreuse maladie conti-

nuait lentement, mais sûrement, son œuvre de destruction. Depuis lors, Léonie, transformée en sœur de charité, consacrait sa vie au soulagement de sa chère malade ; soir & matin, elle la pansait avec un soin & une adresse qui faisaient l'admiration du chirurgien ; elle préparait & administrait les remèdes, dirigeant ses affaires, & s'appliquant plus que jamais à épargner à sa tante toute peine & tout souci. Malheureusement le caractère de madame du Coudray, aigri par les souffrances, était devenu insupportable ; loin d'être reconnaissante des soins que sa nièce lui prodiguait avec tant de dévouement, elle s'en prenait à elle de son malheur, lui faisant à tout propos d'humiliants reproches & la traitant avec une dureté de paroles & de regards qui révoltaient le peu de personnes admises dans leur intimité. Marguerite Valori surtout, qui habitait Grenoble depuis que son mari y avait été nommé juge, ne pouvait comprendre l'injustice de madame du Coudray.

« Tu es trop bonne cent fois, disait-elle à sa cousine ; si tu lui répondais ferme, de temps en temps, elle changerait de manières à ton égard.

— Elle souffre tant, répondait Léonie, ce n'est pas le cœur de ma tante, ce sont les atroces douleurs du cancer qui parlent quand elle m'injurie. »

Et l'humeur douce & égale de cette excellente fille n'éprouva jamais la moindre altération.

« Savez-vous la grande nouvelle ? dit un jour Marguerite à madame du Coudray, la comtesse d'Outremont, l'un des astres les plus brillants du faubourg Saint-Germain, va quitter Paris pour habiter Grenoble avec son mari & ses enfants ; on restaure leur hôtel, & il n'est bruit que de cela dans la ville ; elle ne recevra que peu de monde, dit-on, mais le meilleur & le plus choisi ; c'est à qui aura sa visite.

— Grand bien leur fasse ! dit madame du Coudray ; je ne connais pas la comtesse, puisque j'étais à Valence lorsque mon neveu l'épousa & que j'étais déjà brouillée avec lui & avec ma sœur à cette époque. Je sais qu'on la disait très-riche & très-jolie, mais qu'elle n'a jamais pu vivre en bonne intelligence avec sa belle-mère.

— Madame votre sœur était cependant une aimable personne, au dire de tout le monde, reprit Marguerite.

— Elle en avait la réputation du moins, » répondit sèchement madame du Coudray, toujours fort jalouse de sa sœur.

Deux mois après cette conversation, un brillant équipage s'arrêta à la porte de madame du Coudray, & une femme, très-élégante & belle encore à quarante ans passés, en descendit, suivie de deux personnes.

La femme de chambre vint annoncer à sa maîtresse madame & mesdemoiselles d'Outremont.

« Ma chère tante, dit la nouvelle venue, quoique n'ayant pas l'avantage d'être connue de vous, ma première visite à Grenoble vous était due.

Permettez-moi de vous présenter vos deux petites-nièces, Clotilde & Madeleine ; dès que leur père sera arrivé, il aura aussi l'honneur de vous offrir ses hommages. »

Madame du Coudray trouva la comtesse charmante & l'accueillit à merveille ; elle n'attendit même point l'arrivée du comte pour rendre la visite, quoiqu'elle n'en fit plus à personne de puis plusieurs années.

« Il faut bien que les rancunes s'apaisent & que les inimitiés de famille aient un terme, disait-elle à Léonie.

Mais ce que madame du Coudray dissimulait ou ce dont elle ne se rendait pas compte peut-être, c'est qu'elle était très-charmée au fond d'avoir été ainsi recherchée tout d'abord par sa brillante nièce.

Le comte d'Outremont fut aussi empressé que sa femme, tous deux furent très-convenables envers Léonie, & les meilleures relations s'établirent bientôt entre ces deux branches de la même famille.

La comtesse venait voir sa tante au moins une fois par semaine. Ses visites étaient assez courtes d'ordinaire, mais elles faisaient grand plaisir à la malade, que madame d'Outremont avait le talent de distraire & d'amuser. Elle trouvait toujours des choses agréables à lui dire, & lui faisait force compliments sur son esprit, sur sa beauté, sur les qualités de son cœur.

« On m'a accusée de n'avoir pu vivre avec ma belle-mère, lui disait la comtesse ; si elle vous eût tant soit peu ressemblé, elle aurait trouvé en moi la plus tendre des filles, mais elle était égoïste & tracassière, & je n'ai jamais pu comprendre la réputation de femme distinguée qu'on lui avait faite ici, surtout quand vous y étiez encore & que la comparaison devait lui être si désavantageuse. »

Ces discours, & bien d'autres semblables, charmaient madame du Coudray, dont ils flattaient les mauvais instincts de jalousie, & de plus en plus elle s'engouait de la comtesse.

« Ma nièce d'Outremont, disait-elle, est une femme supérieure, qui a le jugement le plus sain, le sens le plus droit & un grand usage du monde. Quel dommage que ses nombreuses occupations l'empêchent de venir me voir plus souvent ! on ne s'ennuie jamais avec elle, & j'oublie presque mes douleurs dans la compagnie d'une si aimable personne. »

Un jour que la comtesse était en veine de confidence :

« Vous me croyez heureuse, dit-elle à sa tante, je ne le suis réellement que dans les courts instants que je passe auprès de vous ; mais personne ne sait tout ce que j'ai souffert & tout ce que je souffre encore chaque jour. Sans compter les chagrins que m'a causés ma belle-mère, mon mari, si aimable dans le monde, est bien loin de l'être pour sa femme ; ses mœurs sont plus que légères, son inconduite a fait le tourment de ma vie, & s'il

faut vous l'avouer, mais sous le plus grand secret, ce sont ses folies qui, entamant considérablement notre capital, m'ont obligée à me séparer de ma famille & de mes relations, & à me réfugier à Grenoble, que je n'aimais pas avant de vous connaître, mais où nous pouvons vivre à moins de frais.

— Chère & douce victime! une femme comme vous être forcée de s'imposer des privations! dit madame du Coudray en s'attendrissant sur le sort de la comtesse, qui avait encore dix domestiques à son service, quatre chevaux dans son écurie & les plus brillantes toilettes. »

A quelque temps de là, madame d'Outremont ouvrit de nouveau le chapitre des confidences.

« J'ai un violent chagrin, dit-elle à madame du Coudray, qui la trouvait pâle, un chagrin que je ne puis confier ni à ma sœur ni à ma mère, à personne enfin.

— Pas même à moi, qui vous aime tant? demanda madame du Coudray.

— Pas même à vous, chère tante, & cependant ce secret m'étouffe, il me tue, ajouta-t-elle en versant des larmes.

— Alors dites-le-moi, & quel qu'il soit, soyez sûre que je vous viendrai en aide, si je le puis.

— Eh bien, reprit la comtesse, mon mari a fait à Paris des dettes énormes; il est vrai qu'il possède des immeubles considérables, & s'il avait du temps devant lui pour vendre convenablement ses propriétés, non-seulement il aurait de quoi payer ses dettes, mais il lui resterait une jolie fortune, qui, jointe à ce que je possède moi-même, nous permettrait de faire encore très-bonne figure à Grenoble; mais malheureusement le principal créancier de monsieur d'Outremont, voulant être payé tout de suite, a obtenu un arrêt du tribunal qui l'autorise à faire vendre aux enchères le château d'Outremont & ses dépendances.

— Une vente forcée! s'écria madame du Coudray très-émue.

— C'est la ruine pour nous & le déshonneur pour la famille entière, continua la comtesse en fondant en larmes.

— N'y a-t-il donc aucun moyen d'intimider ou d'attendrir ce farouche créancier? demanda madame du Coudray.

— Il y en a sans doute; ainsi, par exemple, si l'on pouvait trouver une personne riche qui voudrait bien répondre pour mon mari, le créancier rassuré abandonnerait ses poursuites; les fermes détachées, le château même, s'il était nécessaire, seraient vendus à l'amiable & à leur valeur réelle, & nous serions sauvés! Mais où trouver le sauveur, à moins que ce ne soit vous, chère tante, dont la position de fortune & la juste considération dont vous jouissez inspireraient au créancier une entière confiance; vous sauveriez ainsi votre neveu, vous nous sauveriez tous, notre reconnaissance serait éternelle, & vous ne perdriez rien cependant, puisque la vente des propriétés dégagerait bientôt votre signature. Je m'ex-

plique probablement assez mal, ajouta-t-elle en voyant l'air d'appréhension & de mécontentement répandu sur la figure de la vieille dame, car je n'ai pas votre esprit ni votre intelligence des affaires; mais, si vous le permettez, chère tante, je vous amènerai mon notaire, qui vous mettra clairement au fait de toutes ces choses, & lors même que vous ne prendriez aucun engagement, les conseils que vous lui donneriez à notre sujet nous seraient certainement fort utiles. »

L'arrivée de Léonie mit fin à cette conversation, car la comtesse ne se souciait point de la continuer devant elle; mais il lui était facile de revenir à la charge un autre jour, ce qu'elle ne manqua pas de faire en effet, & avec tant d'adresse & de persévérance, que madame du Coudray, qui ne se souciait guère de se mêler des affaires de son neveu, finit cependant par consentir à recevoir le notaire & à traiter avec lui des moyens de mettre à couvert l'honneur des d'Outremont. Tout cela se passait à l'insu de Léonie, qui, fort discrète de sa nature, ne cherchait nullement à pénétrer les secrets d'autrui; mais les domestiques de la maison n'y mettaient point la même délicatesse, & la femme de chambre, qui avait de l'affection pour mademoiselle de Nérac, lui dit un jour, en voyant venir la comtesse & le notaire :

« Mademoiselle devrait se défier de cette belle dame & de ce petit monsieur qu'elle a déjà amené plusieurs fois, car m'est avis qu'ils ne manigancent rien de bon ensemble.

— Pourquoi voulez-vous que je me défie de ma cousine, Suzette? n'est-elle pas toujours gracieuse pour moi, & hier encore, ne m'a-t-elle pas apporté une jolie corbeille à ouvrage?

— Méfiez-vous, je ne vous dis que ça, reprit Suzette.

Quelques jours plus tard, madame Valori vint trouver Léonie.

« Allons dans ta chambre, lui dit-elle, je veux te parler en secret.

— Rien de plus facile, répondit Léonie, car madame d'Outremont est auprès de ma tante & lui tient compagnie.

— C'est précisément à son sujet que je veux t'entretenir, ma chère; ne vois-tu pas que cette femme cherche à capter l'amitié de madame du Coudray pour te couper l'herbe sous le pied & accaparer l'héritage?

— Tu n'y penses pas, Marguerite, madame d'Outremont fait un pareil calcul! elle qui est dix fois plus riche que ma tante & qui ne parle que par millions!

— Frimes que tout cela! cinquante mille livres de rente sont toujours un beau denier, quelque riche que l'on soit; mais ne t'abuse pas sur la fortune de ta brillante cousine, elle est ruinée ou à peu près, si l'on en croit le bruit public.

— Les on dit souvent être faux, & j'espère qu'ils le sont en effet; mais, quand ils seraient vrais, quand la comtesse convoiterait l'héritage de

ma tante, qu'y puis-je, en vérité ? ma tante n'est-elle pas libre de disposer de son bien comme bon lui semble ?

— Non, elle ne l'est pas, reprit vivement Marguerite; en conscience, elle ne l'est pas. Ehl quoi, tu l'aurais soignée toute ta vie, tu lui aurais consacré ta jeunesse & ton âge mûr, tu aurais renoncé pour elle à un excellent mariage, elle t'aurait habituée à un grand luxe, &, à l'époque où, à ton tour, l'aisance & les soins te seront indispensables, elle te laisserait sans ressources, pour enrichir ce panier percé de madame d'Outremont ! cela n'est pas juste, te dis-je, & tu devrais t'en expliquer avec ta tante.

— Jamais ! dit Léonie; elle a fait jadis en ma faveur un testament que je ne lui avais certes pas demandé ; si elle fait d'autres dispositions, je ne l'en soignerai pas moins avec tout le dévouement dont je suis capable.

— Surveille ta comtesse, te dis-je, & sois sûre qu'elle ne fait tant de mamours à la vieille tante que pour accaparer son bien.

— Je te remercie infiniment de tes excellentes intentions, ma chère ; mais je suis persuadée que tu te trompes au sujet de la comtesse.

— Tu es incorrigible dans ta droiture & dans ta bonté, dit madame Valori en se retirant ; que Dieu te protège ! je ne voudrais pas te voir dans tes vieux jours réduite à la misère. »

Plusieurs fois encore Marguerite revint sur ce sujet, mais toujours sans plus de succès.

« Aidons Léonie malgré elle, dit un jour madame Valori à son mari ; si le testament qui la déshérite n'est point fait encore, il faut empêcher qu'on ne le fasse ; s'il existe déjà, il faudrait suggérer à madame du Coudray d'en faire un autre plus équitable ; mais, comment nous y prendre pour cela ?

— J'y réfléchirai, répondit monsieur Valori, je m'intéresse aussi beaucoup à ton excellente cousine. Peut-être irai-je tout simplement trouver madame du Coudray & aborderai-je carrément la question ; elle m'a toujours témoigné beaucoup de confiance, je ne désespère point de lui faire entendre raison.

— Vas-y demain matin, mon cher Auguste, » dit Marguerite.

Le lendemain, en effet, monsieur & madame Valori se rendirent ensemble chez madame du Coudray.

En arrivant à l'hôtel, ils en trouvèrent la porte grande ouverte & plusieurs personnes inconnues, causant dans la cour avec une certaine animation.

« Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire ici ? dit Marguerite à demi-voix.

— Eh quoi ! vous ne savez donc pas ? répondit une femme, la vieille dame vient de mourir subitement, pendant qu'on allait chercher le médecin.

Monsieur & madame Valori montèrent dans la chambre de madame du Coudray, où ils trouvèrent Léonie toute en larmes.

« Comment cela est-il arrivé ? demandèrent-ils à la femme de chambre.

— Hier à dîner Madame n'allait ni mieux ni plus mal qu'à l'ordinaire, répondit Suzette, mais le soir elle se plaignit d'être plus souffrante, comme cela lui arrivait souvent. Mademoiselle ne voulut point se coucher, & moi je m'étendis sur le canapé de l'antichambre ; la nuit ne fut pas mauvaise, & ce ne fut que vers les neuf heures que madame s'est écriée tout à coup :

— Je me meurs ! un prêtre ! un médecin !

» Mademoiselle s'est précipitée près du lit, pendant que j'envoyais Antoine chercher le curé & le docteur. Madame a dit encore en faisant le signe de la croix :

— Pardon, mon Dieu ! pardon, Léonie !

— Et c'est tout ?

Marguerite demeura toute la journée auprès de sa cousine. Monsieur & madame d'Outremont, avertis par le concierge, se présentèrent aussi à l'hôtel, où ils ne firent qu'une courte visite ; puis les scellés furent apposés sur tous les meubles.

Madame Valori voulut emmener sa cousine.

« Viens chez moi, lui dit-elle, car tu as grand besoin de repos.

— Je ne la quitterai qu'au dernier moment, » répondit Léonie.

Elle fit appeler une sœur de bon secours, & toutes deux passèrent la nuit en prières.

Quand le jour des funérailles fut venu, elle accompagna le corps de madame du Coudray jusqu'à sa dernière demeure.

« Viens main tenant chez nous, ma pauvre amie, lui dit alors Marguerite, tu ne peux retourner seule dans ce grand hôtel, où personne n'a plus besoin de toi. »

Léonie se laissa emmener comme un enfant, toute à sa douleur & sans se mettre en peine de savoir si elle serait bientôt une opulente héritière ou une pauvre fille sans fortune. La ville entière s'en occupait cependant. On croyait autrefois qu'elle aurait tous les biens de sa tante, & celle-ci l'avait hautement déclaré jadis ; mais, depuis l'arrivée des d'Outremont, le doute s'était élevé dans les esprits. On avait remarqué leur assiduité auprès de madame du Coudray, & le mauvais état de leurs affaires n'était plus un mystère pour personne.

« La comtesse n'est pas femme à avoir fait tant de visites à une vieille infirme, si elle n'en avait pas espéré quelque chose, disaient les uns.

— Après tout, monsieur d'Outremont est son plus proche parent, & il est naturel qu'il en hérite, en grande partie du moins, » disaient les autres, les marchands surtout, qui espéraient être payés par ce moyen ; mais les vœux étaient en général en faveur de Léonie, que l'on aimait pour sa bonté & la douce simplicité de ses manières.

On sut bientôt qu'un testament avait été confié à maître Guérin, le petit notaire, qui avait accom-

pagné plusieurs fois la comtesse d'Outremont chez madame du Coudray.

« C'est mauvais signe, dit tristement Marguerite à monsieur Valori.

— Sans doute, répondit celui-ci; mais, quand il n'y aurait qu'une soixantaine de mille francs pour mademoiselle de Nérac, ou seulement mille écus de rentes viagères, elle aurait largement de quoi vivre avec ses goûts modestes. »

L'ouverture du testament eut lieu; la comtesse d'Outremont était instituée héritière de tous les biens de madame du Coudray, à l'unique condition de servir à mademoiselle de Nérac une rente viagère de douze cents francs par an!

ÉPILOGUE

Tous ceux qui ont habité quelque temps Grenoble, ont pu remarquer, à l'église ou ailleurs, une vieille fille à cheveux blancs, à la mise simple mais convenable & presque élégante, à l'air à la fois distingué, doux & affable. Les pauvres l'accostent volontiers, & les gens du meilleur monde la saluent avec respect.

A la voir passer si gaie & si sereine, on croirait que c'est une des femmes les plus heureuses du monde, & l'on ne se tromperait pas, en vérité, car c'est une de celles dont la conscience est la plus pure & l'abnégation la plus grande. Mademoiselle de Nérac, ne possède pour tout bien que douze cents francs de rente viagère & une petite réserve de sept ou huit mille francs, provenant de trois mille francs qui lui étaient restés de l'héritage maternel & des intérêts composés de cette petite somme; mais ce peu lui suffit pour vivre contente & pour trouver encore le moyen d'être généreuse.

Après la mort de madame du Coudray, la bonne Marguerite avait voulu garder Léonie avec elle; monsieur & madame d'Hauzon lui écrivirent aussi pour lui offrir chez eux un asile; il n'y eut pas

jusqu'à la comtesse d'Outremont qui la pria d'accepter son hospitalité; cette dame espérait ainsi réparer un peu, aux yeux du public & à ses propres yeux peut-être, le tort qu'elle lui avait fait.

Léonie refusa toutes ces offres. Elle refusa de même une ou deux demandes en mariage, qui venaient un peu tard, disait-elle en riant; elle voulait rester libre & indépendante, libre de se dévouer encore & de faire tout le bien qui était en son pouvoir, soit par ses conseils, soit par les soins qu'elle donnait si souvent à ses amis malades, soit même de sa bourse.

Chose rare, peut-être, aucune des personnes qui l'avaient connue dans l'opulente maison de madame du Coudray ne lui ont fait défaut dans sa pauvreté; elle continue à voir toute sa société d'autrefois & à être recherchée par les gens les mieux posés de la ville. Les chemins de fer ayant rendu les communications plus faciles & plus rapides, elle va presque chaque année passer quelques mois chez sa sœur, où l'on est heureux de la recevoir. Une grande joie lui était aussi réservée; depuis quelques années déjà son frère Paul, devenu ingénieur des ponts & chaussées, a été placé à Grenoble, où il s'est marié avec une charmante personne, que Léonie avait connue enfant, & qui a pour sa belle-sœur une tendresse filiale. La vieille fille a aussi une infinité de plaisirs qui n'en seraient pas pour tout le monde: un bon mariage contracté par un de ses amis, un baptême, une première communion, une prospérité quelconque dans une famille de sa connaissance; son âme aimante sympathise à toutes les joies, elle est heureuse de tout le bonheur des autres. L'égoïsme du siècle n'a pas eu de prise sur son cœur; comme ces fleuves qui traversent les lacs sans y mêler leurs eaux, elle a traversé notre époque de personnalité, d'amour des richesses & d'indifférence religieuse sans rien perdre de sa piété, de sa candeur & de son désintéressement.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.



PARCE, DOMINE

L'église du village est éclairée à peine.
Les mobiles de Brest & ceux d'Ille-et-Vilaine
Viennent à l'Angelus y prier en commun,
Car ils seront ce soir de grand'garde, & pas un
Ne veut aller là-bas sans un bout de prière.
L'aumônier, né comme eux dans les champs de bruyère,
Leur dit qu'il faut offrir un cœur pur au Dieu fort,
Et marcher en chrétien au-devant de la mort.
Et pour donner encore aux paroles du prêtre
Plus de solennité, le canon de Bicêtre
Fait trembler par instants les vitraux de la nef...
Tous entonnent alors, du soldat jusqu'au chef,
Le *Parce, Domine !* ce grand cri que l'Église
Jette en pleurant vers Dieu dans les heures de crise.
Épargnez-nous, Seigneur ! chantent ces paysans
Que l'aube reverra peut-être agonisants ;
Et tandis que leurs voix montent dans l'air humide,
Il me semble, au-delà des cintres de l'abside,
Entendre les rumeurs d'une foule à genoux :
Femmes en deuil, enfants sans père, vieux époux
Dont les fils sont perdus sous la pluie ou la neige,
Laboureurs qu'on rançonne & bourgeois qu'on assiège,
Toute la France enfin, lasse, blessée au cœur,
Et criant dans la nuit : Épargnez-nous, Seigneur !

ANDRÉ THEURIET.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POMMES A LA BERRY

Prenez quatre belles pommes, pelez-les & ôtez le cœur en les laissant entières, faites-les cuire dans une casserole avec de l'eau, du sucre & de la vanille, ou, ce qui vaut mieux, du jus de citron. Quand elles sont bien cuites, faites-les égoutter (gardez le jus) ; arrangez les pommes dans le plat où on doit les servir ; piquez-les avec des morceaux de cédrat, d'angélique ; versez autour une crème à la vanille. Faites réduire en gelée épaisse le jus des pommes & versez-le dessus.

CROUTES AU MADÈRE

Faites frire des tranches de pain, coupées en rond ou en triangle, dans du beurre ; mettez-les au fond d'un plat. Ayez de la compote de poires, d'abricots, ou de tout autre fruit (que ce ne soit pas une gelée) ; un verre & demi de Madère ou de tout autre vin, blanc & sec ; mettez sur le feu vin & compote ; faites bien chauffer sans bouillir. — Dressez avec goût sur les croûtons, ajoutez-y quelques fruits confits & servez très-chaud.

REVUE MUSICALE

LE CORSAIRE NOIR

A DIEU, soleil ; adieu, campagne ; hironnelles au vol rapide, allez chercher de plus doux climats ; femmes aimables, étoiles des fêtes, abandonnez vos plages lointaines. Voici le vent qui souffle & les concerts qui s'organisent ; voici la pluie qui tombe & les théâtres qui se rouvrent :

Nos spectacles lyriques ont débuté dans la carrière par une série de reprises dont il est inutile de parler. Les compositeurs, muets depuis si longtemps, ont-ils été demander au calme de la nature agreste, de grandes ou gracieuses inspirations ? c'est ce que nous ignorons jusqu'à ce jour. Un seul, parmi eux, a découvert un filon de mine ; mais, au lieu de nous apporter le précieux métal il en a fait hommage au théâtre de Vienne ; d'où il résulte que l'ouvrage, écrit en langue allemande, n'est pas de notre compétence. Cependant, nous ne le laisserons pas passer sans en dire quelques mots.

Cet opéra est de l'un de nos musiciens les plus féconds, c'est-à-dire d'Offenbach, qui en est à sa quatre-vingt-douzième partition. C'est décidément le Dumas de la musique, à l'embonpoint près cependant ; car Offenbach, ce rude travailleur qui, comme le Juif errant, ne s'arrête jamais, donne raison physiquement à l'idée de Pascal, qui nommait l'homme un roseau pensant.

C'est donc le grand maître de l'opérette qui a composé *le Corsaire noir*, musique & paroles. Malheureusement pour nous, le libretto est écrit en allemand, & pour en rendre compte à nos lectrices, il nous faut avoir recours aux reporters français qui ont assisté à la représentation.

Le théâtre *An der Wien* possède une salle magnifique, blanc & or. C'est là que *la Flûte enchantée* s'entendit pour la première fois. A Vienne comme à Paris, une première représentation est une sorte de solennité. A celle-ci, les Français sont nombreux. A tous les étages de la salle on aperçoit nos journalistes connus, messieurs de Villemessant, du *Figaro* ; Xavier Aubriet, du *Motiv* ; Émile Blavet, de *la Liberté* ; Bertrand,

Gille, Saint-Albin, Tarbé des Sablons, Grancey, Gaston Mitchell & une foule d'autres. Les dames sont en grand nombre & revêtues d'élégantes toilettes. Les fleurs embaument l'air. Offenbach, qui dirige lui-même l'orchestre, donne le signal, & le spectacle commence.

Voici en peu de lignes l'analyse du libretto. — C'est *le Voyage à Dieppe* dans des proportions plus étendues.

Un monsieur Lambrequin possède deux nièces. Il se refuse absolument à les marier aux deux frères Mistral. Ces deux amoureux éconduits usent de tous les moyens & de tous les travestissements pour arriver jusqu'aux jeunes filles.

La scène se passe au bord de la mer. Dans le pays, on raconte qu'un marin épouvantable, auquel on donne le nom de Corsaire noir, est arrivé dans les parages d'Onieiilles, & menace les gens de mer & les gens de terre. Lambrequin meurt d'effroi. A chaque instant du jour ou de la nuit, il s'attend à voir apparaître l'homme sinistre qui est la terreur de la ville. Naturellement, l'un des frères Mistral se travestit en corsaire, & fait endormir l'oncle avec des pilules narcotiques. Pendant son sommeil on le transporte dans une pièce de sa maison transformée en entrepont. Faux cordages, faux porte-voix, fausses armes d'abordage, rien n'y manque. Il se réveille. On lui fait croire que le plancher est vacillant, on invente une tempête, un combat naval avec des boulets en caoutchouc. Le Corsaire noir lui sauve la vie, & dans sa reconnaissance il accorde la main de ses nièces aux frères Mistral, dont la supercherie n'est connue qu'au dernier moment.

Sous le rapport littéraire, cette donnée est un peu enfantine, tandis que la partition est énergique & vivante.

L'ouverture, admirablement exécutée, a soulevé les applaudissements de la salle entière. Après une marche mystérieuse, on remarque un *andante* exécuté par une clarinette & amené par une charmante phrase de violon. Succède une polka entraînante qu'on retrouve plus tard dans la parti

tion; mais bientôt ce motif léger est interrompu par le déchaînement sonore de tous les instruments de l'orchestre. C'est la tempête qui éclate, & qui, après avoir épuisé toutes les forces des instrumentistes, se termine par un duo de musettes. La polka ne les laisse pas se livrer à de trop longs exercices & reprend triomphalement sa place jusqu'au lever du rideau.

L'introduction, vive & très-gaie, nous montre de braves rentiers se livrant au charme de la musique de chambre. Une soubrette, la Geistering, une étoile du théâtre de Vienne, vient interrompre le concert pour demander à ses maîtres s'il faut préparer la poularde pour le souper. Les couplets de la poularde sont admirablement dits par cette artiste. Son talent original de mime pouvait faire comprendre l'allemand à ceux qui n'en savent pas un mot.

La marche du régiment, qui vient de nouveau interrompre le concert d'amateurs, est fort amusante aussi. Cela rappelle le côté gai de notre garde nationale, qui en avait si peu d'ailleurs.

Chemin faisant, constatons le succès d'un petit trio chanté par mesdemoiselles Mila Røder, Mersberg & monsieur Friese, artistes dont nous avions entendu parler avec éloge.

Le morceau à effet du premier acte est sans contredit celui que chante madame Geistering. Ce sont des couplets dans lesquels revient fort habilement une phrase de rire, redite en écho par l'orchestre. La remarquable chanteuse a su tirer de cette bluette des effets surprenants. Aussi les braves enthousiastes de l'auditoire l'ont-ils forcée à recommencer.

Les couplets de Bombarso (un capitaine de bersagliers), venant annoncer l'apparition du Corsaire noir, ont produit beaucoup d'effet. Il y a là un retentissement de tambours & de grosses caisses qui a fait sauter toute la salle, après quoi le rideau s'est baissé sur un finale où tout le personnel chantant du théâtre *An der Vien* a déployé une agilité extraordinaire.

Il s'agissait de retrouver le Corsaire noir qu'on croyait caché dans la maison. Le faux corsaire, qui n'est autre qu'un des frères Mistral, apparaît sous le costume d'un vieux mélomane sourd, & se mêle aux braves bourgeois. Tout le monde s'empare d'un instrument pour aller à la poursuite du Corsaire, & alors commence un concert qui a fait éclater de rire le public, depuis le parterre jusqu'aux combles.

Tout est faux, archifaux à l'oreille, & pourtant assure un compositeur viennois, c'est très-admissible à la lecture. C'est, ajoute-t-il, une tentative Wagnérienne qui aurait pu coûter cher à son auteur, musicalement parlant.

Le morceau a été répété, & une fois le rideau baissé, Offenbach a été deux fois rappelé sur la scène.

Le second acte, évidemment le plus important de la partition, se compose de cinq morceaux,

dont trois auraient suffi pour assurer le succès de la pièce.

L'air de madame Geistering, coupé dans la forme classique, avec récitatif, *andante* & *allegro*, a été redemandé avec unanimité. Jamais, au dire de ceux qui ont suivi cette Schneider viennoise dans ses différents rôles, elle n'a mieux & plus correctement chanté. Le fait est qu'il est impossible de détailler avec plus de soin, de souligner avec plus d'esprit une toute petite phrase dont les paroles n'ont pas la moindre ambition.

Suit une valse ravissante, chantée par mademoiselle Mila Røder. Cette valse-là traversera le Danube & le Rhin pour venir chercher l'hospitalité sur tous les pianos de Paris, nous le lui prédisons. Puis enfin commence le finale, un des morceaux les plus réussis qui soient sortis de la plume d'Offenbach.

Ce finale, coupé dans la forme usitée par le compositeur pour l'opérette, est le morceau capital de l'ouvrage. Il renferme du chant, des couplets, un duo; c'est l'arche de Noé de la musique. Swobada (le ténor de Vienne), qui avait été fort applaudi au premier acte dans un duo de colporteurs, a obtenu le succès musical le plus franc, le plus mérité de tout son rôle. Sa chanson à boire — il y en a jusque dans les opéras viennois — vigoureusement enlevée; une polka ravissante qu'il chante en la dansant avec tout le chœur, n'ont pas peu contribué à exalter le public, qui, une fois encore, a rappelé le maestro. Ce morceau, le plus complet de l'ouvrage, est parfaitement réussi.

Du troisième acte, qui a obtenu un succès de fou rire, nous dirons peu de chose; à part une petite barcarolle agréablement chantée par mesdemoiselles Mersberg & Røder, on se serait cru au théâtre du Palais-Royal, un jour de vaudeville en vogue. Le public a ri à gorge déployée. Il y a là un monsieur qui a le mal de mer, & qui, à force de vérité, le provoquerait chez les auditeurs, si la gaieté bruyante de cette partie de la pièce ne dominait les dispositions aux nausées. Rien n'était plus drôle que de voir le comique de la pièce parer les boulets de canon avec un couvert de marmite.

Après un ballet & des chœurs, un peu noyés dans des effets de gaieté folle, le rideau s'est baissé majestueusement pour ne se relever que sur le quatrième rappel de l'auteur & sur une légitime ovation décernée à son excellent orchestre.

Il nous paraît certain que cet ouvrage original sera traduit en français & représenté, cet hiver, sur un des théâtres de Paris.

..

Les Américains continuent à se distinguer par des excentricités de tous genres. Deux musiciens, dont l'un avait outragé l'autre relativement à son art, se sont battus, devinez comment? au piano! Le combat a duré quarante-huit heures, sans boire, manger ni dormir, ne s'arrêtant jamais, c'était la convention.

Après avoir épuisé tous les morceaux de danse, ils ont attaqué les sonates, les grands airs & toute espèce de morceaux ; n'en ayant plus aucun sous les doigts, l'un des deux a joué trois cent quatre-vingts fois le *Miserere du Trouvère* ; il se préparait à le recommencer, lorsqu'il tomba mort, comme frappé de la foudre. Le second a été transporté à l'hôpital. Il paraît que ce triste résultat avait été prévu par des médecins, qui avaient fait quelque tentative pour calmer l'ardeur belliqueuse des deux champions.

..

Un grand nombre de personnes ignorent par quel procédé on arrive à faire jouer du violon, de la flûte ou de la harpe, à tous ces petits pifferari que nous voyons dans les rues ; virtuoses de sept ou huit ans à peine ; ils arrivent à interpréter de la musique même sérieuse, de façon à faire croire que, dès la plus tendre enfance, un professeur assidu leur a inculqué les règles de l'art. C'est une erreur. Il ne s'agit que de pénétrer dans une de ces singulières écoles pour se rendre compte de ce qui s'y passe. Celle qui se trouve au numéro 3, impasse des Boulangers, près la rue Monge, se compose d'une salle assez vaste avec quatre bancs de bois devant un pupitre où se tient le professeur.

L'enfant, muni d'un violon, quand c'est une classe de violon, écoute tout simplement l'air joué par le professeur, lentement & en accentuant chaque phrase. Il ne s'agit pour lui que d'écouter & de retenir. On ne lui demande pas d'apprendre la syntaxe musicale & de devenir musicien. Se souvenir des sons qu'il a entendus, les copier fidèlement, reproduire irréprochablement les notes apprises, c'est-à-dire faire preuve de mémoire, voilà tout ce qu'on demande à ces pauvres petits, & souvent ils parviennent à exécuter passablement les airs qu'ils ont entendu jouer.

Quelques-uns, auxquels le talent du professeur fait envie, désirent étudier les règles de la musique & y font de grands progrès ; mais c'est le plus petit nombre. Ces enfants travaillent plusieurs heures par jour pour imiter leur maître, & il leur faut, en général, un mois pour jouer à peu près bien le grand air du *Trouvère*.

Les harpistes font de plus rapides progrès.

Le professeur qui enseigne, impasse des Boulangers, & dont le nom est Ricardo, affirme qu'à Milan, Verdi n'a jamais voulu faire interpréter le solo de violon d'*Ernani* que par un pifferaro nommé Colo, qui avait appris la musique tout seul & avait longtemps joué dans les rues. — Ce fait ne nous semble pas impossible.

MARIE LASSAYEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

VOYONS, Marie, est-ce ma faute, disait madame C... à sa fille, au moment où, introduite par Lucie, j'entrerais, est-ce ma faute si la petite pension que ton père & moi vous faisons pour vos menues dépenses de jeunes filles satisfait amplement Lucie & est toujours insuffisante pour toi ?

— Mais, maman... balbutiait Marie interdite & soucieuse.

— Mais, ma fille, reprenait sa mère, tu n'as pas plus de frais à faire que ta sœur ; vous vous mettez

absolument de même, vous avez les mêmes habitudes, les mêmes facilités pour toutes choses... & cependant, tu te plains sans cesse, tu es toujours à court d'argent, tandis que rien ne manque jamais à Lucie, qui trouve même encore moyen d'épargner pour ses fleurs, ses pauvres & mille petites circonstances exceptionnelles.

— Maman, c'est que Lucie a moins de besoins que moi !

— Dis, ma fille, qu'elle a moins de fantaisies...

Ici, Lucie et moi fîmes un peu de bruit pour annoncer notre présence, dont ni madame C... ni

Marie ne semblaient s'être aperçues. Madame C... se retournant :

« Ah ! c'est vous, Jeanne, dit-elle en me tendant la main, vous arrivez à merveille, ma chère enfant; vous allez m'aider à convaincre d'étourderie & de mauvaise administration cette petite folle de Marie, qui éprouve, en ce moment, par sa faute, de graves embarras financiers.

— Je crois bien, interrompit Marie un peu rassérénée par le demi-sourire dont sa mère avait accompagné ces mots: voici le moment des achats d'hiver, & après avoir payé quelques petites factures arriérées que j'avais oubliées la saison dernière...

— Preuve, fit observer madame C..., qu'il est toujours très-mauvais d'acheter à crédit!...

— Il ne me restera en caisse, continua Marie, feignant de n'avoir pas entendu l'interruption, que zéro francs zéro centimes!!! & je suis déjà en avance d'un trimestre sur ma pension!

— Voilà, en effet, ma chère, une situation désastreuse; mais votre bonne mère vous viendra certainement en aide?

— Moi, pas le moins du monde! protesta madame C..., & son père est bien résolu à agir de même; car enfin, ainsi que je le disais tout à l'heure à Marie, puisque la même somme suffit à l'heure à Marie, je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même pour elle. Non, non; que Marie sorte d'affaire comme elle pourra, il est bon qu'elle se rende enfin compte de la valeur de l'argent, elle qui jusqu'ici n'a su que le dépenser à tort et à travers. Qu'elle se prive, qu'elle répare elle-même ses vêtements de l'an passé; qu'elle ne se donne aucun colifichet nouveau cet hiver... Ce sera une leçon de prévoyance & d'ordre qui lui coûtera un peu, mais qui ne lui sera pas inutile pour l'avenir, croyez-le bien, chère Jeanne.

— Oh! maman! s'écria Marie, je ne manque pas d'ordre!... Vois plutôt si tout n'est pas toujours parfaitement rangé dans ma chambre, dans mes armoires, dans mes tiroirs... Ce n'est pas ma faute, à moi, si j'use plus que ma sœur! Lucie est d'un caractère tranquille, calme, posé. Elle ne fait aucun mouvement brusque, reste toujours en place, ne se déchire ni ne se salit jamais; tandis que moi, je ne puis demeurer dix minutes au même endroit; je vais, je viens, je cours, je monte, je descends, ce qui est cause que je fatigue & défraîchis mes vêtements moitié plus vite qu'elle, & que, par suite, je suis obligée de les renouveler beaucoup plus souvent.

— Je t'accorde que cette vivacité d'allures contribue à ce que tu uses davantage; mais conviens, ma chère enfant, que tu es aussi bien moins soignée que ta sœur. Pour ne te citer qu'un exemple, quand Lucie a mis, je suppose, une robe fraîche pour aller à la promenade, vite, en entrant au logis, elle la remplace par une autre moins susceptible de se tacher, de se chiffonner, ce qui lui permet de conserver bien plus longtemps, dans sa

fraîcheur première, celle qu'elle vient de retirer. Toi, au contraire, tu restes vêtue toute la journée comme tu l'étais pour sortir, afin de n'avoir pas la peine de changer de toilette, &, qui mieux est, tu vas, tu viens, tu t'assieds, tu agis sans aucune précaution pour ménager ce que tu portes; si bien que, comme tu en convenais tout à l'heure, ta robe est hors d'usage moitié plus tôt que celle de ta sœur. Pour les gants, les chapeaux, voire même les chaussures, le même contraste existe entre ta manière d'agir & celle de Lucie; car ni ta sœur ni moi, n'avons jamais pu parvenir à te faire comprendre que si l'on met les mêmes vêtements le soir & le jour, quand il pleut & quand il fait beau, quand le soleil luit ou que le brouillard tombe, en moins de rien ces vêtements sont sacrifiés; tandis que lorsque, l'on a les petites attentions dont je parle, on prolonge la durée de toutes choses.

— Mais, maman, interrompit Lucie, qui souffrait de se voir vanter au détriment de sa sœur, je t'assure que Marie est soigneuse & fait plus souvent ce que tu dis que tu ne le crois. N'est-il pas vrai, Marie?

— Non, répondit froidement Marie, non, Lucie, notre mère a raison, je ne suis nullement soigneuse, &, par négligence, par paresse, il est bien rare que je prenne ces précautions qui m'ennuient. Je me dis: « Bast! après ce costume-là, un autre! et... »

— Et, acheva madame C..., quand tu ne peux en avoir d'autres, tu fais comme aujourd'hui, tu es obligée de t'en passer!... Si encore, continuait-elle, tu entretenais ce que tu as? mais point du tout! Tes gants se décousent, ils n'ont plus de boutons, ils ne te paraissent plus suffisamment frais?... La pensée ne te vient même pas de les raccommoder, d'y remettre les boutons absents, d'en prolonger l'usage en les nettoyant... tu les jettes au fond d'un tiroir, tu en achètes d'autres, & tout est dit. Et pour tes nœuds de cravate & de coiffure? et pour tes voilettes, ta parfumerie & les mille brimborions de toilette nécessaires à une jeune fille, & surtout à une jeune fille un peu frivole comme ma chère Marie, quel gaspillage tu en fais!... Je crois qu'il ne se passe guère de jour où tu ne satisfasses quelque menue fantaisie de ce genre. L'argent ne tient pas dans ta poche: tu remarques ceci, cela ne te paraît pas cher... vite, vite, tu achètes des choses dont tu n'as nullement besoin, & quand il te faut le nécessaire, l'indispensable, ah! tu es bien embarrassée, car il ne reste rien dans ta bourse.

— Maman, maman, tu m'écrases! s'écria, moitié piteusement, moitié plaisamment la pauvre Marie, d'autant plus que tu as parfaitement raison & que j'ai tous les torts que tu me reproches. Mais en faveur de la franchise avec laquelle je les reconnais, tu aurais bien dû m'épargner l'humiliation de te les entendre énumérer en présence de Jeanne...

— Au contraire, répondit madame C..., je suis

enchantée, ma fille, que le hasard ait amené Jeanne juste en ce moment. De cette façon, elle pourra faire profiter de ton exemple celles d'entre ses nombreuses amies qui auraient quelque tendance à agir étourdiment comme toi...

— Oh! madame, croyez-bien que je ne répéterai pas un mot de cette petite scène dont je viens d'être le témoin involontaire...

— Ma chère Jeanne, vous m'obligerez sérieusement en en parlant, non-seulement de vive voix, mais encore en la rapportant dans une de vos causeries du *Journal des Demoiselles*. Ce sera la pénitence de Marie, & en même temps un enseignement utile pour beaucoup de jeunes filles, enfants gâtées comme elle, qui, ne connaissant pas le prix de l'argent, le dépensent à tort & à travers, sans se douter de la peine que l'on a pour le gagner.

— Mais, madame... essayais-je d'objecter en regardant Marie.

— Je vous en prie! répliqua madame C... d'un ton qui ne permettait plus d'insister.

— Oui, Jeanne, racontez sans scrupule cela à nos amies, puisque maman le trouve nécessaire, se hâta de dire Marie de la meilleure grâce du monde, car elle voyait mon hésitation & mon embarras, & vous ajouterez, s'il vous plaît, que désormais, afin de ne plus être prodigue comme je l'ai été, je vais m'efforcer de devenir avare.

— Le remède serait pire que le mal, fit madame C... en souriant... Ni avare ni prodigue, raison-

nable seulement, voilà ce que je te demande pour l'avenir.

— Je tâcherai, maman, répondit humblement Marie en baisant au passage la main de sa mère qui sortait, après nous avoir fait à toutes trois un signe de tête affectueux.

— Et maintenant, demandai-je à l'étourdie, comment allez-vous vous tirer d'embarras, ma chère?

— Je crois que j'ai trouvé un moyen, dit vivement Lucie. J'allais m'acheter, pour l'hiver, un costume complet en drap bleu marin à 12 fr. le mètre. Au lieu de le prendre en drap, je choisirai une petite étoffe de fantaisie de même nuance, à 2 fr. ou 2 fr. 50 c., & Marie pourra, avec le surplus, avoir une robe semblable si bon lui semble, & faire face à quelques autres menues dépenses.

— Ma sœur, ma bonne petite Lucie, que je t'aime donc! s'écria Marie avec effusion en sautant au cou de sa sœur.

— Bah! il n'y a pas de quoi me remercier, dit simplement Lucie, essayant de se débarrasser d'une étreinte si vive qu'elle menaçait de l'étrangler; à ma place tu en ferais tout autant...

— Oui, répliqua Marie si mon porte-monnaie était aussi plein d'argent que mon cœur l'est de reconnaissance pour ta bonne amitié, ma sœur.

Tu sais, chère Florence, que j'ai, moi aussi, le cœur tout plein d'affectueux sentiments pour toi!

JEANNE.

MODES

LA fête de la Toussaint nous annonce la fin des beaux jours. Mais tout le monde ne songe pas encore au retour, et bien des familles sont retenues à la campagne. Aussi, dans ce moment, la mode n'est pas bien accentuée.

Les soirées sont loin encore, & les costumes gardent quelque chose de la belle saison, malgré les avertissements que l'hiver nous envoie. On profite, jusqu'au bout, des toilettes existantes, quitte à se garantir du froid, s'il vient, en adoptant les pardessus que je décrivais le mois dernier, pour attendre les vrais manteaux d'hiver.

En fait de créations nouvelles, nous verrons encore, paraît-il, des excentricités contre lesquelles je veux chercher, au risque de me répéter, à prévenir mes lectrices.

Si une femme a du goût, de la grâce, elle n'a-

doptera pas une mode bizarre, des couleurs voyantes, heurtées. Si elle est modeste, sa mise sera appropriée à sa condition sociale, à sa fortune & à la circonstance, toutes choses auxquelles on n'attache souvent pas assez d'importance de nos jours, & qui sont cependant fort essentielles.

Pour les jours sombres & pluvieux, il est prudent d'avoir un costume solide & foncé, en harmonie avec le temps. Je le conseille en laine.

On commence à voir les étoffes d'hiver, & il y a de fort jolis lainages à des prix modérés. Les uns sont toujours les plus distingués.

Le costume suivant a été remarqué sur une jeune fille qui l'avait entièrement confectionné elle-même:

Il est marron, en popeline de laine, de qualité ordinaire. Le jupon avec un haut volant plissé à très-gros plis. La *Polonoise*, en étoffe semblable,

est garnie d'un biais de velours anglais de même nuance. Les manches plates ont de larges revers de velours. Boutons de velours.

Pour sortir, *veste anglaise*, en étoffe pareille, avec col & revers de velours. Boutons dorés. — Petit chapeau de feutre marron, forme sombrero, orné de velours & de deux gros pompons de soie de même nuance.

Bottine de peau marron à petits boutons d'or. — Gants de Saxe, couleur naturelle. — Col & manches de toile. — Boucles d'oreilles; & croix ou médaillon en or, suspendu par'un assez large velours marron.

Autre toilette, jolie, mais moins jeune :

Elle est en étoffe de laine glacée violet & noire.

Le jupon a trois volants froncés & doublés de cachemire violet, dont un liseré dépasse le bas & la tête. Les volants sont étagés. — Seconde jupe garnie d'un volant semblable. Le corsage, à postillon, long & carré, est doublé & liseré de violet. Il a des revers également liserés, croisant devant, avec deux rangées de boutons de cachemire violet.

Le même costume, en alpaga noir, doublé & liseré de bleu clair, serait très comme il faut pour une jeune fille. Le corsage, sans postillon, aurait une large ceinture de cachemire bleu, tournant tout autour de la taille, & venant se nouer de côté. Les longs pans avec de grands effilés de laine, faits au filet, tête à jour.

Les jupons de soie noire sont toujours beaucoup portés, & rendront de grands services cet hiver. Mais, comme c'est une assez forte dépense, on peut très-bien, pour les jeunes filles, remplacer la soie par de l'alpaga. Il faut le choisir un peu brillant & mettre des volants plissés & repassés. De cette façon, le jupon sera presque aussi joli qu'en soie, & pourra se porter avec n'importe quelle robe.

Les tissus imperméables font aussi de bons costumes d'automne. Il y en a de couleurs changeantes : mordoré & noir, gros bleu & noir, vert & noir, etc., que l'on peut orner en cachemire, flanelle ou soie de couleur, ou bien avec des bandes d'imperméable uni, plus foncé, posées en rond ou en long.

Le mérinos & le tartan écossais sont encore employés pour costumes de jeunes filles et d'enfants. Souvent on met l'étoffe en biais aux jupons qui sont unis, ou qui ont un grand volant largement plissé.

Le drap se soutache beaucoup. Voici un modèle qui m'a paru distingué : Il est en drap fin, gris, de fer. Le jupon a cinq petits volants en biais, légèrement froncés. Ils sont séparés les uns des autres par une jolie broderie de soutache en soie ou en laine, de nuance un peu plus foncée que le drap. — Petite jupe & paletot-sac fendu derrière & sous

les bras, avec broderie au bord, sans volant. Effilé de laine ou de soie assorti à la soutache. — Chapeau en drap semblable au costume, avec ornement de plumes des deux teintes de gris. — Cravate de soie bleue ou cerise.

Les manteaux imperméables redeviennent indispensables. On en fait de bien des formes. Rotondes avec ou sans capuchons, grand poletot à manches plus ou moins larges, etc. Mais c'est toujours le vrai mac-farlane à larges poches qui est le préféré & le plus commode.

A la suite de l'imperméable, il est bon de s'occuper de son compagnon inévitable, le parapluie. Une de ses qualités les plus absolues est d'être en soie cuite & bonne. Les parapluies noirs sont peu solides; ils sont jolis en soie changeante foncée. J'engage à choisir les manches les plus simples. Ceux qui sont excentriques n'ont qu'un moment de vogue & deviennent facilement ridicules. — Les *en-tout-cas* s'attachent encore à la taille par de jolies agrafes, ce qui est très-commode pour de grandes courses, mais les parapluies sont trop longs pour cela, & doivent se porter à la main.

On m'a fait voir de très-jolies vestes d'appartement en velours noir & de couleur. La plupart sont sans manches. Elles ont un peu la forme d'une cuirasse & sont ajustées avec une seule couture dans le milieu du dos. On en fait aussi en faille noire, brodée de soie de couleur, & en drap soutaché ou orné de galons soit noirs, soit en or. Les unes sont boutonnées tout droit par devant. Les autres, au contraire, sont très-ouvertes, laissant voir le corsage de la robe, comme un gilet.

Pour les dames âgées et frileuses, il y a de petits palelots-sacs, à revers, en cachemire, en drap ou en velours. Ils sont ordinairement doublés de flanelle de couleur; quelques-uns sont brodés ou soutachés.

Il y a toujours un grand luxe & une grande variété dans les cravates. Un genre que je trouve charmant est celui d'adapter aux deux bouts d'une cravate de crêpe de Chine de belle nuance un petit carré de guipure au filet, posé en biseau. On a la facilité de pouvoir le découdre quand la cravate est défraîchie, pour le replacer, après son blanchissage, sur une neuve. Puis, on peut faire soi-même ces carrés. Il faut employer du fil très-fin & choisir les plus jolis modèles dans ceux donnés par le journal.

Les souliers à bouffettes de ruban, après avoir été de mise cet été, à la campagne ou aux bains de mer, ne se portent plus, pendant l'hiver, qu'en costume de maison. Ils remplissent alors le rôle de pantouffles élégantes. Pour la ville, toujours des demi-bottes boutonnées, à talons plus ou moins hauts & à semelles plus ou moins fortes, selon le temps.

VISITES DANS LES MAGASINS

J'espère, mesdemoiselles, vous être agréable en me renseignant sur des objets spécialement destinés à vos pères & à vos frères; ces renseignements pourront vous être utiles pour le jour de l'an.

Je commence par la série des foulards de poche. Le choix est immense. Le genre cachemire fond noir, rouge, jaune, est généralement le plus recherché, parce que les tons garances qui entrent dans leur impression sont à l'épreuve de l'usage. On trouve aussi les fonds écrus : le prix commence à 4 fr. & monte jusqu'à 10 fr. avec prix intermédiaires. L'impression est aussi belle sur le foulard bon marché, la différence est dans la soie.

Les *corah des Indes*, foulards de poche de 70 centimètres carrés, impression de l'Inde, sont tissés par douzaine, avec chef aux deux bouts de la pièce. La douzaine coûte 57 fr.; un seul, 5 fr.

L'ancien foulard de l'Inde, impression de Calcutta, imprimé à la main, appelé *Bandanos*, n'existe qu'avec fond rouge & fond puce. Chaque foulard a un dessin différent. Il y en a de plusieurs prix.

Les *bandanos* extra, à dessins riches; quand on les prend par douzaine, la Compagnie des Indes fait une remise.

Les *madergreen*, autre foulard de poche, fond vert, rouge & jaune.

Le *corah*, *extra sublime*, à fond garance, tissu d'une beauté & d'une souplesse remarquables. Le prix varie suivant le grain.

Passons aux foulards pour cache-nez. Ici, tous les goûts, toutes les élégances pourront être satisfaits. Nous ne vous signalerons que les foulards hors ligne :

Le cache-nez en foulard surah croisé, magnifique tissu, doux & moelleux, dans les teintes nouvelles réséda, bleu marine, havane, grenat, lie de vin, pour les personnes âgées.

Pour jeunes gens & dames : lilas, maïs, rose de Chine, vert d'eau, bouton d'or, citron; puis les foulards glacés de tons doux & changeants, toujours dans les nuances nouvelles.

Je fais ici un temps d'arrêt, & à votre intention, mesdemoiselles. Ce tissu, que je viens de vous signaler, employé comme ceinture longue, est d'un effet bien plus joli que les rubans en gros grain ou en faille qui, vu leur raideur, ne peuvent se draper avec grâce autour de la taille.

Une ceinture en foulard surah ne se portera pas comme la ceinture en ruban, elle ne devra pas être apprêtée; elle se posera autour de la taille & se nouera sur le côté, soit par une double coque, soit par deux simples nœuds très-lâches. Les deux écharpes, qui ont 50 centimètres de large, tomberont sur la jupe, où elles formeront de gracieux plis, dus à la souplesse du tissu. La ceinture dénouée, les plis formés par les coques ne marquent pas, avantage dû à la beauté du tissu.

Dans ce même tissu, vous trouvez les fonds blancs encadrés d'une large rayure satinée blanche ou de couleur; ce genre est habillé.

Le *surah croisé* n'a pas d'envers, ce qui le distingue du foulard croisé.

Le cache-nez surah gros grain tissé au carré ayant 92 centimètres de large à bordures de couleur.

Puis un grand choix de grisailles, gris & blanc, blanc & noir, & des écossais de tous genres.

Les foulards de Chine brochés, blancs, de dimensions différentes; pour les dames, ils ont 50, 60 & 65 centimètres carrés; pour les messieurs, 70, 75, 80 & au-dessus.

Pour cache-nez : le *baroda*, tissu croisé uni avec bordure brochée ou à fond broché. Ce tissu, d'un blanc de crème, est très-élégant. On trouve des dessins variés à l'infini, de petites fleurettes brochées, des fleurs & des ramages très-gracieusement disposés; rien de plus joli, de plus comme il faut qu'un cache-nez en *baroda*.

Il convient également aux dames & aux messieurs.

Un autre tissu lisse, dit *bea*, blanc de crème, gros grain, convient également pour cache-nez, ainsi que le crêpe de Chine; ceux destinés aux jeunes gens se font carrés, & longs pour les messieurs qui aiment à les tourner plusieurs fois autour du cou.

Pour homme, le *pongees* blanc uni; broché pour les dames, il se fait en toutes nuances.

Comme tour de cou pour dames & jeunes filles, vous trouvez des foulards brochés blanc argent, à dessins semés ou courants, avec bordure; fonds blancs à bordures de toutes couleurs; écossais pour jeunes filles & enfants, écossais à la pièce pour ceinture.

Foulards de cou en batiste de soie se lavant aussi bien que la toile : à fonds blancs avec bou-

quets jetés, mille raies formant glacé, bordure formée de milliers de points de couleur imperceptibles, de guirlandes de fleurs, de pensées jetées, de boutons de roses, etc.; en un mot, une variété infinie de petits dessins qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Il me reste à vous parler d'une fantaisie charmante pour dames & jeunes filles; elle est créée par la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, où j'ai pris les renseignements que je viens de vous donner. Vu son élégance & son utilité, elle est appelée à un vrai succès.

Pour les jeunes filles, on la nomme châle alsacien, & pour les jeunes femmes châle Marie-Antoinette. L'un & l'autre se font en crêpe de Chine. Les plus simples, ceux qui vous sont spécialement destinés, mesdemoiselles, sont unis avec frange en soie. La manière de le porter consiste à former dans le dos trois plis assez profonds, afin qu'il puisse tourner sur les épaules, puis on le croise au bas de la taille où il est fixé par une épingle. Les tons clairs, rose, bleu céleste, lilas, blanc, seront charmants sur une robe décolletée, mais pourront aussi être portés sur une robe montante.

Le châle Marie-Antoinette diffère du précédent en ce qu'il est plus grand & se noue derrière; il

se fait en crêpe de Chine uni, broché ou brodé ton sur ton. Il se drape, & enveloppe la taille, qu'il dessine avec une grâce toute particulière. Il sera précieux pour l'automne à la campagne, & l'hiver pour rester chez soi. Sur une toilette noire, ce châle bleu broché, ou cerise, avec broderie, sera le complément d'une toilette élégante.

Tous les objets dont je viens de vous parler ont été vus & examinés par moi; vous êtes donc assurées de les trouver, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain. La Compagnie des Indes, enverra aux abonnées qui leur en feront la demande un choix de châles Marie-Antoinette ou Alsacien, dans les nuances qu'on lui désignera; elle enverra également des cache-nez & des foulards de cou.

Voici, pour blanchir les foulards en batiste de soie, le procédé qui m'a été indiqué par la Compagnie des Indes. Il suffit de les laver dans une eau tiède avec du savon blanc, puis de les passer dans une seconde eau. Ensuite vous étendez le foulard sur un linge blanc & le pliez, en ayant soin que le linge sépare chaque pli du foulard. On les laisse sécher & on les repasse.

On m'a montré de ces foulards ayant été plusieurs fois lavés, & je puis assurer qu'ils ne perdent rien de leur souplesse & de leur élégance.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Costume en cachemire. — Juppon orné d'un volant froncé avec tête plissée; il est retenu par une bande soutachée, bordée d'un rouleau de satin. — Tablier soutaché. — Polonaise avec double revers soutaché, & bande soutachée formant châle sur le corsage. La bande est garnie d'un effilé à glands; patte de cravate soutachée & liserée de satin. — Pèlerine carrée avec revers & basque à revers; le tour de la pélerine est garni du même effilé que le devant, ainsi que le bas de la basque & de la tunique. — Chapeau en velours à diamant, avec voile en dentelle & bouquet de roses; brides en velours.

Deuxième toilette. — Costume en velours pour petite fille de quatre à cinq ans. — Jupe garnie de fourrure. — Polonaise relevée sur les côtés, formant gilet devant; basque longue & étroite derrière; manche ouverte & plissée. — Toque en velours, garnie de fourrure, avec aigrette.

Troisième toilette. — Costume de jeune fille. — En peloline avec ornements en velours. — Volant à gros plis, doublés dans le haut, séparés par des nœuds. — Polonaise à dents découpées & liserées. — Pouff relevé formant chou. Sur le côté, nœud en velours avec effilé.

Manche ouverte avec biais & nœuds garnis d'effilé. — Chapeau en velours à large calotte avec bord orné d'un biais; nœud & long pan derrière.

ONZIÈME CAHIER

Pelote avec L. M. — G. H. — Sophie. — Mouchoir. — Pouff en drap. — Nœud. — Tournure. — Col matelot. — Col, broderie anglaise. — Dessin mat, ganse. — Garniture. — Écusson avec M. D. — M. H. — Garniture. — Polonaise. — Pelote de poche. — Coin de feu. — Cravate frivolité. — Pèlerine basque. — Cadre canevas Bristol. — Étoile crochet & serpentine. — Corsage d'intérieur. — Mantelet double. — Entre-deux. — T. D. enlacés. — Dessin pour pale. — Entre-deux.

PLANCHE XI

PATRONS DE LAYETTE

PREMIER COTÉ

Pelisse.
Collet double.
Capeline.
Couche en flanelle.

Couche en flanelle boutonnée.
Couche anglaise en flanelle.
Robe de baptême.
Capote.
Bonnet de baptême.
Bonnet fanchon.
Bonnet de nuit.
Béguin.

DEUXIÈME CÔTÉ

Chemise de deux grandeurs.
Chemise montante de deux grandeurs.
Brassière de deux grandeurs.
Brassière montante de deux grandeurs.
Dessus de maillot.
Jackson à corsage plat.
Jackson à plis.
Blouse de nuit.
Blouse à pièce.
Robe décolletée.
Robe montante.
Vareuse.
Fichu.
Fichu croisé.
Taie d'oreiller.
Bavoir piqué.
Bavoir pèlerine.
Bavoir à pattes croisées
Bavoir à ceinture.
Chemisette.
Chausson piqué.
Botte.
Soulier anglais.

BOITE-CALENDRIER

Deuxième partie de la boîte-calendrier.

Nous publierons en décembre les patrons nécessaires pour former la charpente qui doit soutenir les panneaux de cette jolie bonbonnière, indiquée, par erreur, en bois de rose.

PETITE PLANCHE NOIRE.

PREMIER CÔTÉ.

Large entre-deux, guipure Richelieu.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Quart d'un tabouret de piano.
Bande pavots.

PETITE PLANCHE NOIRE

(Parue en Octobre.)

PREMIER CÔTÉ

Dessin pour aube ou nappe d'autel, application de nansouk sur gros tulle.

DEUXIÈME CÔTÉ

TAPISSERIE PAR SIGNES.

Fond pour coussin, chaise, etc.
Bande pour pochette à ouvrage.
Petite bande pour ameublement.

LOGOGRIPHE

Au trône d'Orient plus d'une impératrice
Eut mon nom, où l'on lit je ne sais quoi de doux;
Pourtant, l'une, d'un saint fut la persécutrice,
Une autre eut à souffrir de son injuste époux.
— J'en citerais encor... mais, race malheureuse,
Pourquoi les évoquer? Arrêtons-nous à deux;
— A dix, si vous voulez, car je suis généreuse;
— Même, on pourrait chez moi rencontrer tous les dieux.
— De Rouen je rappelle encore un archevêque,
— De la France un grand roi, souche de Capétiens;
— Un chant lyrique enfin, lorsque l'on me dissequé,
Voilà ce qu'en mon nom, lectrices, je contiens.

MOSAÏQUE

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon, et fait de main d'ouvrier.

La vie est une petite somme d'argent qu'il s'agit de dépenser uniquement au service de Dieu.

L'abbé PEYREIVE.

Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables pour mériter toute notre confiance, & ne pas nous faire désirer au moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeler de leurs jugements & avoir recours, quand nous en sommes persécutés ou trahis?

LA BRUYÈRE.

Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comment on gagne, mais aussi comment on ménage.

LE BONHOMME RICHARD.

L'amour-propre, si susceptible pour soi-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

M^{me} DE STAEL.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte.

MOLIÈRE.

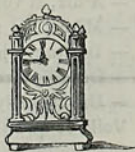
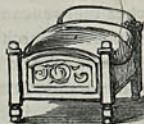
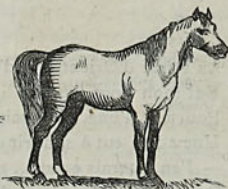
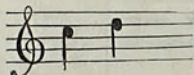
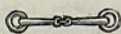
Les enfants & les fous imaginent que vingt francs & vingt ans ne peuvent jamais finir.

LE BONHOMME RICHARD.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : Un fou émeut ce que quarante sages ne pourraient apaiser.



RÉBUS



2779 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64



A. Coman

3864

IMP. T. DUPUY, 22, RUE DES PETITS-HÔTELS, PARIS.

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffes des Magasins de Pygmalion, *Rue de Rivoli, 102.*

Modes de Madame Tarot, *Rue Favart, 4.*

Foulards de la Compagnie des Indes, *Rue de Grenelle St Germain, 42.*
 Ayuntamiento de Madrid

